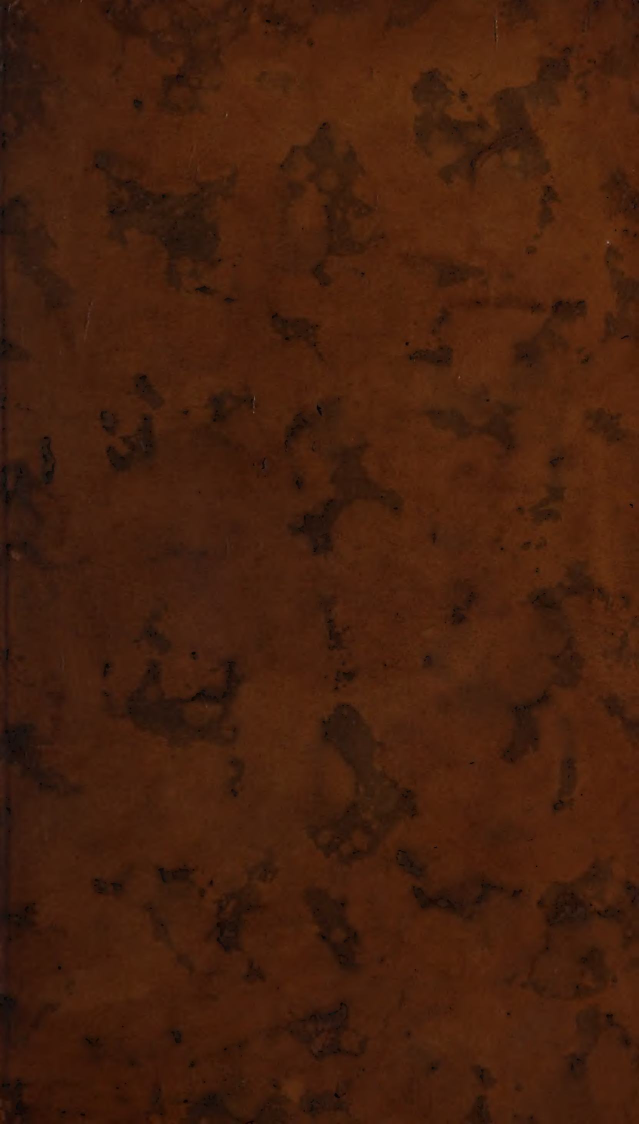






Voir Conte d Y.

2ey
fo

by
Simon Nicolas Henri LINGUET

LA

CACOMONADE.

3

par Linguet

LA CACOMONADE:

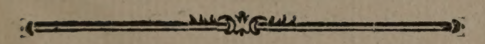
HISTOIRE POLITIQUE ET MORALE,

TRADUITE

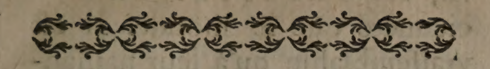
De l'Allemand du Docteur PANGLOSS, *par le Docteur lui-même, depuis son retour de Constantinople.*



A COLOGNE.



M. DCC. LXVI.



AVERTISSEMENT

DES *LIBRAIRES*.

IL exiſte dans le monde deux ſœurs fameuſes qui y régnent avec empire. On ſe propoſe ici de donner l'Hiſtoire de l'une des deux. Le Lecteur n'aura pas de peine à deviner qui eſt celle dont on parle, quand il ſaura que celle dont on ne parle pas, ſe nomme ordinairement parmi nous *petite vérole*.

Celle-ci a pris les devans en *Europe* de temps immémorial. L'autre ne s'y eſt établie que bien des ſiécles après. On peut cependant les croire jumelles, & à peu près de la même an-

cienneté que le monde. Il eſt vraiſemblable qu'à leur naiſſance elles ſe partagerent l'Univers en même-temps que *Noé*. L'une tourna à droite, l'autre à gauche. Elles allerent avec les fils de ce Patriarche s'établir dans les lieux déſerts, qui ne demandaient que des Habitans.

La petite prit pour elle le plus grand morceau. Elle s'appropria tout l'ancien Continent. l'*Afrique*, l'*Aſie* & l'*Europe* tomberent ſous ſa dépendance. Sa principale occupation fut d'y gâter les figures. Elle s'y appliqua ſur-tout à faire la guerre à la Beauté.

L'autre eut d'abord moins d'ambition ; elle ſe contenta de régner dans l'Amérique : elle s'y confina avec les ſerpens, les reptiles de toute eſpéce qui

désolent cette belle partie du Monde ; mais ce ne fut pas sur les visages qu'elle étendit son domaine. Elle attaqua directement ce qui rend la beauté utile ou précieuse.

Elles vécurent ainsi plus de cinq mille ans, isolées chacune dans son département. Ce ne fut qu'au quinziéme siécle qu'il leur prit envie de se rendre visite par la commodité des flottes Espagnoles. Il faut qu'elles n'ayent pas eu lieu de s'en repentir. Depuis ce temps elles paraissent avoir pris le parti de ne plus se quitter. Elles sont convenues de mettre leurs trésors en commun. Elles dominent indistinctement & sans jalousie sur les quatre parties de ce bas Monde, *où tout est bien*, comme le démontre une foule d'illustres Phi-

losophes. L'accommodement des deux sœurs a fait une augmentation à la masse du bien général; mais il faut avouer qu'il en a résulté quelques maux particuliers.

C'est à les adoucir, à les supprimer même en partie, que l'Auteur de cet Ouvrage a paru s'appliquer : nous avons cru entrevoir qu'il en indiquait des moyens aussi sûrs que faciles ; & l'on en concevra une bonne idée, quand on sçaura que cet Auteur est Monsieur le Docteur *Pangloss*, l'Aumônier de Monsieur le Baron de *Tunderthentronch*, & l'Instituteur de *Candide*.

Tout le monde sçait ses avantures; mais personne ne connaît ses Ecrits. On n'ignore pas qu'il a été fouetté, ainsi que son

Eleve, & de plus pendu par ordre de l'Inquiſition. Ses malheurs ſont devenus immortels, graces à la plume du célébre M. *Ralph*, ſon Confrere en Métaphyſique. Mais on ne ſe doutait pas qu'il eût eu la démangeaiſon ou le temps de devenir Auteur. C'eſt cependant une vérité inconteſtable. Voici une de ſes productions qui nous a paru digne de fixer les regards du Public.

Il eſt difficile d'en aſſigner la date au juſte. Il eſt aſſez probable cependant que le Docteur l'a compoſée pendant ſon ſéjour chez l'Anabatiſte *Jacques* (*a*). Ce fut ſans doute dans cette retraite ſalutaire que M.

(*a*) Voyez Candide ou l'Optimiſme, chap. 4.

Pangloſſ s'occupa à méditer ſur la cauſe dont il reſſentait les effets. Il était plein de ſon ſujet, & il s'amuſa à mettre ſur le papier les réflexions frappantes que lui ſuggérait ſon état. Il y perdit, comme on ſçait, un œil & une oreille. Mais il conſerva ſon Manuſcrit, & cette piéce précieuſe a depuis échappé à toutes les traverſes qui ont agité la vie de ce grand Philoſophe.

Elles ne ſe ſont pas bornées, comme on pourrait penſer, à l'époque qui termine l'Hiſtoire de M. *Ralph*. L'aſſociation laborieuſe que le beſoin avait formée entre tous les Compagnons de *Candide*, dura peu. La prudente *vieille* était le lien de la compagnie : elle mourut, & l'établiſſement auquel ſa ſageſſe

avait tant contribué, s'évanouit avec elle.

Cunegonde, privée de ſes conſeils, ne fit plus que des ſotiſes. Elle finit par s'embarquer avec un Corſaire qui allait croiſer ſur la Méditérannée, à la hauteur de *Barcelonne*. Bientôt après *Candide* s'éclipſa, accompagné du ſeul *Martin*, moins ſans doute pour aller chercher ſa femme, que pour ſe diſtraire du chagrin de l'avoir épouſée.

Frere *Giroflée* s'était fait Janiſſaire quelque temps auparavant. *Pangloſſ* partit avec *Paquette*, dans le deſſein de ſuivre ſon Eleve & de le conſoler, s'il pouvait le rejoindre. La petite métairie reſta en propriété au ſeul *Cacambo*, qui depuis, ſur le rapport du Caimacan de Conſtantinople, a été fait Viſir du

Banc, & que cette dignité n'a pas empêché de se retrouver, comme ses maîtres, exposé à de nouvelles infortunes.

Le Docteur & sa Compagne avaient pris une saïque pour les conduire à *Smirne*, où ils comptaient trouver quelques vaisseaux pour revenir en *Europe*, dans l'espérance que *Candide* aurait choisi cette route. Malheureusement, sur les bords de la *Propontide*, *Paquette* avait recouvré de l'embonpoint & des couleurs. Elle attira l'attention du Patron. Ce Musulman fidéle lui trouva la blancheur du lys & la fraîcheur de la rose. Il la prit pour une Circassienne échappée de quelque Serrail. Il eut du regret de contribuer à remettre tant de charmes à la discrétion des Incirconcis. Au lieu de la

débarquer à Smirne, il la tranſporta en Egypte, où il la vendit mille ſequins au Bacha du Caire.

Pangloſſ, par un déguiſement fort ingénieux, & tout-à-fait digne de l'Ecole de *Leibnitz*, trouva moyen de l'enlever. Ils parcoururent depuis toute l'Aſie. Ils furent conduits par l'enchaînement des circonſtances, juſqu'à la Chine, où ils retrouverent le frere de Cunegonde, M. le Baron de Thunderthentronck, toujours fier, toujours Jéſuite, & exerçant des Arts utiles, comme on verra dans le cours de cet Ouvrage. Enfin, après une infinité de nouvelles courſes, & de ſéparations plus ou moins fâcheuſes, ils ſe rejoignirent à Paris. Paquette s'y donna un nom Indien. Avec

cette reſſource, & la curioſité qu'elle inſpirait, elle fit en peu de temps fortune, quoique les voyages l'euſſent un peu brunie.

Elle n'oublia pas dans ſa proſpérité M. Pangloſſ. Elle le ſoutint juſqu'à ſa mort, qui arriva le 11 Décembre de l'année derniere. Il avait aſſez rapidement appris le Français, & traduit lui-même en cette langue l'Ouvrage que nous publions. Il l'avait dédié, comme on va le voir, à ſa bienfaitrice qui nous en a remis le Manuſcrit.

On a trouvé dans ſes papiers beaucoup d'autres mémoires en aſſez bon ordre. Ils contiennent tous ſes voyages depuis ſon départ de Conſtantinople. Mademoiſelle Paquette a pris ſoin elle-même de les faire paſſer par

des mains ſûres à M. Ralph ; & nous ſçavons, à n'en pas douter, que ce Sçavant s'occupe en conſéquence à compoſer une ſeconde partie de l'Optimiſme, qui ne tardera pas à voir le jour. Nous profitons volontiers de cette occaſion pour déſabuſer le Public à ce ſujet. On a mis à la tête de quelques Editions furtives de l'Optimiſme, que M. Ralph était mort. On a été juſqu'à citer le lieu & l'année de cet accident arrivé, dit-on, à Minden, l'an de grace 1759.

Ce ſont aſſurément les ennemis de M. le Docteur qui ont fait courir ce bruit. Ils ont ſuppoſé qu'il avait fini ſes jours ſur un champ de bataille, ſans doute pour inſinuer qu'il était mort de peur. Cette nouvelle eſt fauſſe. L'immortel M. Ralph

eſt encore plein de vie, en dépit de ſes envieux. La publication de la ſeconde partie de ſon Ouvrage en ſera la preuve. Il n'attend, pour la faire paraître, que les Cartes Géographiques dont il veut l'accompagner. C'eſt une précaution qu'il regrette beaucoup de n'avoir pas priſe pour la premiere Partie.

Le Public va juger du mérite du Docteur Pangloſſ, en qualité d'Ecrivain. Nous ne doutons pas que cet Ouvrage ne ſoit trouvé digne de ſa réputation. Nous n'avons été allarmés d'abord que par le ſujet. M. Ralph a articulé ſans ſcrupule le nom du fruit qu'avait tiré ſon Héros de ſes leçons de Phyſique expérimentale. Mais quand celui-ci eut lui-même acquis une parfaite connaiſſance du Fran-

çais ; quand il eut vu de près les bizarreries & la fausse délicatesse de cette langue, il n'osa jamais prendre sur lui, à ce qu'on nous a assuré, de hasarder la même licence que son Historien. Il chercha des circonlocutions, & donna à son Livre le titre honnête que nous lui avons conservé.

On y reconnaît le zéle du Précepteur de Candide, pour la doctrine du plus profond Métaphysicien de l'Allemagne. Le mot seul de *Monade* rappelle la gloire de son Inventeur, & la soumission de ses Disciples. Si le défunt Amant de Mademoiselle Paquette a imaginé d'y joindre l'épithéte de *Caco*, qui vient, comme on voit, du Grec κακος, qui signifie *méchant*, *incommode*, c'est une marque de

la ſubtilité de ſon eſprit, & de la rectitude de ſon jugement. En effet, de toutes les *Monades* de Leibnitz, il n'y en a point de plus fâcheuſe que celle-ci, & l'épithéte eſt ſans difficulté d'une juſteſſe admirable.



TABLE

DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

LA



LA CACOMONADE.

EPITRE

A Mademoiſelle Thérèſe-Julie Clémentine PAQUETTE.

VOUS l'exigez donc, Mademoiſelle : il faut abſolument que je vous immortaliſe. Vous voulez que ma reconnaiſſance faſſe paſſer votre nom à la poſtérité. Vous avez trouvé dans un gros Livre de Philoſophie, imprimé de nos jours, que les Phrinès, les Aſpaſies, valaient bien les Socrates & les Platons. Ce propos galant vous a enflé le courage avec juſtice.

Aſpaſie n'était probablement pas

ſi belle que vous. Phrinè avait moins de graces & d'adreſſe. Vous tournez les têtes à Paris, comme elles le feſaient à Athènes ou à Thebes. Ainſi ce n'eſt pas ſans raiſon que vous vous croyez héritiere de ces beautés célébres. Vous voulez ſuccéder à leur gloire, comme à leurs talens ; à leur réputation, comme à leurs ſuccès.

L'une donnait, comme on ſçait, des leçons d'éloquence aux Philoſophes de ſon temps. Elle leur apprenait à manier délicatement les eſprits. Le fameux maître d'Alcibiade étudia ſous elle. Il ne rougiſſait pas d'avouer combien il lui avait d'obligations. C'eſt d'elle que Socrate recevait les préceptes admirables, qu'il avait ſoin d'inculquer enſuite à ſon jeune Diſciple.

L'autre voulait que ſes Amans, en ſe préſentant, lui remiſſent entre les mains une pierre bien dure. C'était là le ſignal auquel ſa porte s'ouvrait. Elle en conſervait même, dit-on, ſoigneuſement les modéles. De cet amas prodigieux elle fit bâtir, pour

l'amuſement de ſa vieilleſſe, une pyramide fort élevée ; & les Voyageurs ont mis, avec raiſon, ce monument au rang des ſept merveilles du Monde.

Pour vous, Mademoiſelle, vous n'enſeignez point par des paroles à ſurprendre les cœurs. Si vous donnez des leçons de ce grand art, c'eſt à vos compagnes, & par des exemples. Vous n'exigez pas tout-à-fait une pierre de ceux qui recherchent vos faveurs. Ce n'eſt pas peut-être que vous ſoyez moins curieuſe qu'une autre de pyramides, ni moins propre à les faire élever ; mais les uſages & le climat ſont différens en France & dans la Grece.

L'Attique, la Béotie, étaient des Pays arides & ſtériles. Les pierres y croiſſaient abondamment. Une jolie femme n'avait qu'à avancer la main pour en trouver. Les marbres, ſi l'on peut ainſi parler, s'élançaient d'eux-mêmes à ſa rencontre.

Sur une terre plus heureuſe, vous n'avez pas les mêmes reſſources. Les

pierres s'éclairciſſent tous les jours dans Paris & aux environs. La grande conſommation qui s'en fait journellement dans les Palais de cette Capitale, en anéantit l'eſpéce. Si l'on n'y en tranſportait pas de temps en temps quelques-unes du fond des Provinces, il eſt à croire que cette Ville s'en trouverait bientôt entiérement dépourvue.

Vous vous conformez ſagement, Mademoiſelle, aux loix générales & indiſpenſables de la Nature. Au lieu de vous opiniâtrer à combattre ſa faibleſſe, vous ne vous occupez que de ce qui peut vous en dédommager. Vous tenez les hommes quittes de la pierre, pourvû qu'ils la remplacent par beaucoup d'or.

Vous vous arrangez d'ailleurs de façon à n'y rien perdre. On ſçait quel art vous mettez dans la combinaiſon des hommages que l'on vous offre. Perſonne n'ignore avec quelle intelligence vous en aſſortiſſez les différentes eſpéces. Vous imitez les Cabaretiers adroits qui, de pluſieurs vins

médiocres, composent une liqueur excellente.

Vous coupez la faiblesse d'un Parisien avec la fermeté d'un Provençal, & la fadeur d'un Habitant du Marais avec la séve d'un Bourguignon. Vous mariez la mousse pétillante de la Champagne avec la chaleur de l'Amérique, & l'épaisseur de l'Allemagne avec la finesse de l'Italie. Corrigeant ainsi les défauts de chaque Nation par le mélange des vertus opposées, remédiant à l'insipidité des unes par le piquant des autres, vous réussissez à vous faire une suite de vie très-agréable, à vous procurer une continuité de plaisirs non interrompus.

Votre modestie veut bien épargner à la postérité les monumens de vos triomphes : mais s'il falloit calculer le nombre de ceux que vous auriez pu laisser, je crois que toutes les Phrinès de l'Antiquité ne songeraient pas à vous rien disputer. Voilà beaucoup de raisons pour vous croire au-dessus des Socrates anciens & modernes.

Cependant, il faut l'avouer, tant de gloire eſt un peu balancée par des inconvéniens qui la déparent. Vous voyez arriver chez vous avec plaiſir les tréſors que l'avarice arrache dans les montagnes du nouveau Monde, & que la folie diſperſe ſur les ſophas de l'Europe. Vous ouvrez, comme Danaé, votre ſein à cette pluie précieuſe, dont vous connaiſſez ſi bien la valeur & l'utilité.

Malheureuſement elle fait ſouvent germer dans l'ancien Continent certaines perfections que la Nature n'avait deſtinées qu'au Nouveau. Le Génois Chriſtophe Colombo, nous en apporta précieuſement le germe en 1493, avec l'or de Saint-Domingue. Depuis ce temps elles ont pullulé avec une facilité admirable, & nous le ſçavons bien.

De deux ſœurs qui portent à peu près le même nom, la cadette ſemble avoir fait le plus de progrès. Elle ne ceſſe, depuis près de deux ſiécles, de travailler à étendre ſa domination. C'eſt ſur-tout par ſa prodigalité qu'elle y a

réussi. Elle a, comme les Conquérans politiques, beaucoup gagné de terrain, en ne ménageant pas ses présens.

Ce n'est pas qu'on en soit extrêmement avide dans le fond. Il y a peu de personnes disposées à les rechercher volontairement; mais elle y joint, en les offrant, un attrait si séducteur, que les cœurs les plus défians ont peine quelquefois à s'en préserver. On les accepte, sans presque s'en appercevoir; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que, lorsqu'on vient à s'en trouver chargé, on n'est pas toujours le maître de s'en défaire.

On ne s'en débarrasse pas, même en les fesant circuler. Ils ont la faculté de se multiplier, sans affaiblir la source qui les produit. C'est ainsi qu'une bougie allumée peut servir à en allumer mille autres, sans rien perdre de son éclat, & du feu qui la dévore.

C'est-là sans doute, Mademoiselle, une terrible infortune. Vous voudriez bien qu'on pût y remédier. Je le désire

auſſi de tout mon cœur. Cherchons-en enſemble les moyens. Je conſens volontiers à vous en faire les honneurs.

Les Courtiſannes Grecques ſe ſont diſtinguées, l'une par les charmes de ſon eſprit, l'autre par les agrémens de ſa danſe, une autre par ceux de ſa figure. Pour vous, je veux que votre mémoire devienne éternelle par des ſervices rendus à l'humanité. On connaît aſſez votre complaiſance pour elle. On ne ſera pas ſurpris que vous ayez choiſi ce chemin pour parvenir à la gloire.

On en parle tant de cette humanité ! La Philoſophie de nos jours lui donne un ſi beau luſtre ! Vous la voyez ſe développer avec tant d'éclat depuis Stokolm juſqu'à Liſbonne, depuis les frontieres du Mogol juſqu'à Londres ! Nous venons de nous battre avec toute la politeſſe & la douceur poſſible, pendant ſept années complettes. Dans cet intervalle, il n'y a guères eu qu'un million d'hommes coupés, percés, rôtis,

écraſés dans les batailles ſur Terre ou ſur Mer.

Les maladies, les fatigues, les Hôpitaux, n'en ont pas emporté plus de deux millions. Depuis Berlin ſur la Sprée, juſqu'à Villa-Veilha, ſur les bords du Tage, on ne compte pas tout-à-fait vingt mille lieues quarrées, ravagées en tout ſens avec quinze ou vingt millions de créatures à deux pieds ſans plumes, réduites par des Héros à la miſere & au déſeſpoir.

Nos recherches ne pouvaient paraître dans un temps où l'humanité eût fait plus de progrès. Il n'était pas poſſible de leur choiſir des circonſtances plus favorables. Hâtons-nous donc de les publier : n'attendons pas le retour de la Barbarie. A juger de ſes fureurs contre le genre humain, par l'état où il ſe trouve dans un ſiécle de lumieres & de Philoſophie, nous courrions riſque de ne plus trouver ſur la terre d'hommes pour nous entendre.

Pardonnez, Mademoiſelle, ſi je ne m'adreſſe plus à vous dans le reſte de

cet Ouvrage. C'eſt à vous que je le dédie : mais je le conſacre à l'humanité. Il s'agit d'inſtruire les Peuples, & de guérir les erreurs des hommes. Il eſt queſtion d'épurer le culte de Vénus, de chaſſer l'air dangereux qui remplit ſes Temples, de purifier juſqu'à ſes Autels.

En traitant des expiations néceſſaires pour y parvenir, je ne parlerai plus de vous ; mais j'y penſerai ſans ceſſe. Je ſemblerai perdre vos charmes de vûe ; mais le ſujet m'y ramenera toujours aſſez.

Je vais examiner ſoigneuſement par quels moyens on pourrait parvenir à détruire la puiſſance de l'ennemie dont nous nous plaignons. Il ne ſera pas mal de dire auparavant quelques mots de ſa nature & de ſa naiſſance. Il faudra remonter à ſon origine, & en donner l'hiſtoire en abrégé. C'eſt un événement dont les médailles ſubſiſtent ; mais l'époque en paraît obſcure. Il ſerait bien utile, bien glorieux de réuſſir à la fixer.

Au reſte, vous ne ſerez ni ſurpriſe,

ni effrayée du nom de *Cacomonade*, dont je me ſuis ſervi pour traveſtir cette ennemie cruelle, que je n'aurais oſé nommer autrement. Ce mot eſt tout grec à la vérité: mais la choſe qu'il déſigne eſt toute françaiſe, & même eſt aſſez faite aujourd'hui pour la bonne Compagnie. D'ailleurs vous êtes familiariſée avec le langage de Leibnits. Je vous ai enſeigné ce que c'étoit qu'une Monade, dans le ſens de cet homme incomparable. De votre côté, c'eſt vous qui m'avez appris à allonger ce nom par l'épithete de *Caco*, que je n'aurais jamais inventée ſans vous. Vous m'entendrez donc ſans difficulté, & je vais entrer en matiere ſans inquiétude.



CHAPITRE PREMIER.

De la Nature de la Cacomonade.

Ce ſont deux grandes & ſublimes queſtions que ces deux-ci. Qu'eſt-ce que la Cacomonade ? D'où vient la Cacomonade ? Il y a long-temps que d'illuſtres Sçavans en ont ſenti la profondeur & l'utilité. Ils ſe ſont appliqués à les réſoudre. Leurs travaux n'ont peut-être pas encore été ſuivis d'un ſuccès bien brillant : mais du moins ils nous ont mis ſur la voie. Il ne tient qu'à nous de marcher ſur leurs traces dans le Pays qu'ils ont parcouru, & d'y aller plus avant qu'eux, ſi nous pouvons.

Des réflexions ſérieuſes leur ont appris que la Cacomonade étoit un *poiſon* (a). On n'eſt pas tout-à-fait

(a) [*Note des Libraires.*] Le Manuſcrit porte un terme plus énergique. C'eſt celui qui eſt vraiment

d'accord ſur le ſens de ce mot ainſi appliqué. Mais quand on ne ſçaurait avoir des idées claires, c'eſt beaucoup en toute eſpéce de ſcience, que de trouver un terme qui ne ſignifie rien. On en a moins de peine à le faire cadrer avec tous les ſyſtêmes poſſibles. La Cacomonade eſt donc un *poiſon*.

De plus, ce poiſon eſt phlogiſtique, corroſif, coagulant & fixe (*a*). Il eſt phlogiſtique, parce qu'il cauſe des inflammations. En qualité de corroſif, il attaque la peau, & y fait naître des ſolutions de continuité. Comme coagulant, il arrête le cours des humeurs que la nature avait deſtinées à circuler en liberté. Enfin, c'eſt parce qu'il eſt fixe, qu'on a de

---

uſité parmi les Maîtres de l'art. Nous le plaçons ici en cachette, & en diſperſant ſes membres de façon qu'on puiſſe le méconnaître, ſi l'on veut, V.I.R.U.S. Ceux ou celles qui ne voudront pas y jetter les yeux, ſeront les maîtres de le paſſer : ceux au contraire qui l'enviſageront ſans effroi, pourront le reſtituer par-tout à la place de poiſon.

(*a*) Voyez le ſçavant Traité de M. A..... *de morbis venereis.*

la peine à le chaſſer. Voilà toute la théorie de la Cacomonade, développée par un de ſes meilleurs Hiſtoriens. Elle eſt, comme on voit, claire, nette, intelligible.

Les Charlatans ſe ſont mêlés quelquefois d'en donner une autre. Il en parut, par exemple, un célébre à Paris en 1727. Il prétendait que toutes les infirmités humaines, & celle qui nous occupe, comme les autres, étaient produites par de petits animaux qui s'introduiſaient dans le ſang. Suivant ſon ſyſtême, ce qu'on appelle reméde, était un compoſé d'autres petits animaux, ennemis irréconciliables des premiers. Ceux-ci donnaient vigoureuſement la chaſſe à leurs adverſaires.

Ainſi le corps d'un malade était un champ de bataille. Il s'y feſait des prodiges de valeur. La fievre y conduiſait ſes eſcadrons légers; la Cacomonade ſon infanterie coagulante. On voyait bientôt arriver la Faculté peſamment armée, avec des bataillons de quinquina ou de vif-argent.

Elle développait ſucceſſivement les différens corps de cette milice redoutable. On combattait long-temps avec vivacité, juſqu'à ce que les animalcules du quinquina l'emportaſſent ſur ceux de la fievre, ou que les mites corroſives fuſſent chaſſées par les inſectes métalliques, à moins que le champ de bataille, accablé par tant d'efforts, ne s'abîmât lui-même en terre, engloutiſſant avec lui les vainqueurs & les vaincus; ce qui arrivait le plus ſouvent.

Si cette idée n'était pas vraie, elle était du moins réjouiſſante. Mais la gravité des Docteurs-Régens l'a proſcrite. Fâchés de ſe voir réduits par elle à n'être plus que les Colonels d'un Régiment de rhubarbe ou de ſené, ils ont fait main-baſſe ſur toutes ces petites armées qu'on leur donnait à conduire. Ils ont mieux aimé reſter chefs de quelques corpuſcules aveugles, que de commander à des légions nombreuſes & animées. Ils ont choiſi de remettre au hazard l'harmonie dans les humeurs, avec des

inſtrumens tout matériels, plutôt que de l'y ramener en bon ordre, eſcortée de troupes actives & bien diſciplinées. N'eſt-ce pas là préférer, comme on le leur reproche, l'inaction au mouvement, & la mort à la vie ?

On ne peut trop regretter ce ſyſtême : il aurait donné lieu aux hypothèſes les plus amuſantes. La Métaphyſique, la Phyſique, la Philoſophie, la Médecine, en fourniſſent de plus abſurdes, mais non pas de plus agréables. Il faut bien pourtant ſe conſoler de ſa perte. Il faut s'en tenir, avec une foule de grands hommes, à ſçavoir que la Cacomonade eſt un poiſon corroſif, coagulant, phlogiſtique & fixe.



CHAPITRE II.

Du principe de la Cacomonade.

Nous ne ſommes pas auſſi bien inſtruits ſur l'origine de la Cacomonade, que ſur ſa nature. Nous connaiſſons l'effet mieux que la cauſe. Il eſt certain que le premier ne réſulte aujourd'hui que de la communication avec une perſonne imprudente ou malheureuſe. Nous n'en apportons point le germe en naiſſant. La Nature ne nous a donné que la propriété de le recevoir.

Il faut bien pourtant qu'il ſe ſoit une fois produit de lui-même dans le premier homme qui s'en eſt trouvé ſaiſi. Dieu ſans doute, en créant Adam, ne l'en a pas gratifié de ſa main. L'Etre ſuprême, en le formant pour la génération, lui en remit les organes auſſi ſains, auſſi parfaits que ſa compagne pouvait le déſirer.

Si depuis il y eſt arrivé de l'altération ; c'eſt vraiſemblablement quelque malheureux individu de ſa poſtérité qui en aura eu les prémices. Mais quelle peut avoir été la cauſe de ce développement ſingulier ? Eſt-ce l'air? Sont-ce les alimens, ou l'abus du plaiſir ?

Le climat des lieux qu'on regarde comme la patrie de la Cacomonade, n'eſt pas plus mal ſain que celui des contrées où elle ne s'eſt gliſſée qu'à l'aide des hommes. Leurs productions, loin d'être dangereuſes, ſont pour nous une reſſource ſûre dans bien des maladies. Quant au libertinage, il ne naît guéres que du luxe & de l'opulence. Or ces deux fléaux de notre eſpéce étaient certainement ignorés dans le Pays où nous avons été chercher le fléau qui les ſuit ſouvent, &les punit dans le nôtre.

Ces trois cauſes ſont pourtant les ſeules qui puiſſent avoir influé ſur ſa naiſſance. Chacune d'elles a trouvé de zélés défenſeurs. Les uns ont dit que l'air ſeul avait ſuffi pour produire dans

l'Isle Hispaniola le venin qui attaque aujourd'hui la génération par-tout ailleurs. Mais il est clair qu'ils se sont trompés.

Depuis deux cens ans & plus, l'expérience prouve qu'à Saint-Domingue ce fruit ne se recueille & ne se seme pas autrement qu'en France. Il y croît, comme ici, au milieu du plaisir. On y conserve un sang libre & pur, tant qu'on se contente de respirer l'air frais. S'il avait pourtant quelque qualité contagieuse, elle se ferait sentir depuis la conquête aux Européens, ainsi qu'aux Naturels du Pays. C'est ce qui ne se voit pas. Ce systême n'est donc pas recevable.

D'autres ont prétendu que cette propriété était spécialement attribuée aux Antropophages, à cause de leurs alimens, comme si la chair humaine était par elle-même un poison. Les Peuples qui font ou qui fournissent de ces festins peu polis, sont bien plus rares qu'on ne l'imagine. Leur façon de vivre doit d'ailleurs les rendre très-robustes, & par conséquent très-sains.

Il eſt donc abſurde de penſer que leur chair, en paſſant par l'eſtomach de leurs ennemis, puiſſe y prendre la vertu de les empoiſonner.

Ce ſerait une vengeance aſſez permiſe : mais on ne ſe venge point, quand on a été mis à la broche. Pour que le gigot d'un Caraïbe eût pû occaſionner de longs remords aux honnêtes gens qui s'en régalaient, il aurait fallu que les parties voiſines n'euſſent pas été en bon état ; ce qui, comme on voit, ne réſoud pas la difficulté.

Un habile Médecin, dans un gros Livre ſur ces matieres, a embraſſé le troiſiéme ſyſtême. C'eſt, ſuivant lui, l'excès des plaiſirs dans les Pays chauds, & le peu de choix dans les momens propres à les goûter, qui ont introduit la Cacomonade ſur la terre. Il raconte à ce ſujet des particularités fort curieuſes.

» Les femmes au Royaume de
» Melinde, dit-il d'après Taver-
» nier, ſont ſi dangereuſes une fois
» par mois, que ſi un Européen a le

» malheur de s'arrêter à l'endroit où
» l'une d'elles aurait *piſſé* dans ce
» temps fatal, il en attrape la fie-
» vre, des maux de tête, & quel-
» quefois la peſte «. J'avoue qu'en liſant ce paſſage, j'ai fait des ſouhaits ardens pour qu'il ne prît jamais à une femme de Mélinde envie de s'arrêter ſous ma fenêtre.

Heureuſement M. A. même en citant ce trait, avoue qu'il ne convient pas à nos climats ; mais il n'en perſiſte pas moins à croire qu'il doit y avoir une relation très-intime entre l'origine de la Cacomonade, & l'influence peſtilentielle de ces beautés baſannées du Zanguebar. Il s'obſtine à ſoutenir que celle-ci a été la raiſon ſuffiſante de l'autre. On peut voir dans ſon Ouvrage même avec quelle force & quelle juſteſſe il en raiſonne.

Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt qu'en feſant de pareils ſyſtêmes, on parvient à chaſſer la Cacomonade, comme ſi les mots barbares avec leſquels on la définit, ſignifiaient

des vérités lumineuſes & inconteſtables.

C'eſt ainſi qu'on calcule les éclipſes, en regardant les planettes comme de petites parcelles échappées du ſoleil, quand, au temps de la création, il fut froiſſé par une groſſe comete. C'eſt ainſi qu'on profite de la bouſſole, en expliquant les déclinaiſons de ſon aiguille par un tourbillon magnetique qui l'enfile par un bout. C'eſt ainſi qu'on ne laiſſe pas que de digérer & de faire un bon chyle, en diſputant pour ſçavoir s'il eſt produit par diſſolution ou par fermentation, ou par trituration.

Nous avons beau faire, il faut l'avouer, les progrès même de l'eſprit humain en tout genre, en marquent les bornes. C'eſt une vérité au-deſſus des diſputes; mais quoiqu'elle ſoit évidente, il ne faut pas laiſſer, tout en la méditant, de conſulter l'Almanach, quand on veut ſçavoir le lieu du ſoleil, & la bouſſole, quand on ſe trouve hors de la vûe des côtes. Il ne faut pas héſiter à remplir

ſon eſtomach, quand on a faim, ni à recourir aux Adminiſtrateurs du vif-argent, quand on s'apperçoit de quelque ſimilitude entre notre climat & celui de l'Amérique.



CHAPITRE III.

Si nous ſommes en droit de nous plaindre de la Nature, en réfléchiſſant aux maux que nous cauſe la Cacomonade.

SI quelque choſe peut donner en apparence aux hommes le droit de murmurer contre la Nature, c'eſt ſans doute ce fléau dont elle les accable. Elle l'a annexé à des plaiſirs dont elle fait dépendre la continuation de leur eſpéce. A côté du plus grand de tous les attraits, elle a placé le plus grand de tous les dangers. Elle nous met ainſi dans l'alternative, ou de ne point remplir ſes vûes, ou de craindre toujours d'être punis pour les avoir remplies.

Dans les autres ſenſations agréables, elle n'a du moins attaché le châtiment qu'aux excès. Le vin ne fait mal à la tête que lorſqu'on en boit

boit trop. On n'a point de douleurs à l'eſtomach, quand on mange ſobrement. La vûe n'eſt bleſſée que quand on la fixe ſur des objets trop brillans.

Mais l'organe le plus néceſſaire & le plus précieux, celui qui donne à l'homme un des droits de la divinité, eſt auſſi préciſément celui dont l'uſage, même modéré, peut amener le plus de regrets & de remords. Il ne faut qu'un inſtant pour empoiſonner la vie la plus réglée.

L'Etre ſuprême, diſent les Poëtes, a près de lui le bien & le mal dans deux tonneaux. C'eſt là qu'il puiſe à pleines mains, ſuivant ſon caprice, les préſens qu'il diſtribue à notre petite fourmilliere. La Cacomonade était ſans doute la lie du mauvais tonneau; & le jour que Jupiter nous la donna, il vuida l'une de ſes futailles.

Il faut pourtant jetter un coup d'œil ſur l'Hiſtoire, avant que d'accuſer la Nature d'injuſtice. Si cette mere tendre avait eu deſſein de nous épargner

le fléau dont nous gémiſſons ; ſi elle s'était appliquée à le cacher dans un petit coin de terre inconnue ; ſi elle avait mis entre nous & cette terre funeſte quinze cens lieues de mers orageuſes ; ſi elle s'était appliquée à nous ôter tous les moyens imaginables d'y arriver : nous lui devrions de la reconnaiſſance pour des précautions ſi ſages & ſi affectueuſes.

Si enſuite notre inquiétude ſeule avait rendu ces précautions inutiles ; ſi à travers des obſtacles preſqu'invincibles, nous étions parvenus à la coupe amere qui enfermait le poiſon dont elle nous écartait ; s'il était vrai que nous nous fuſſions hâtés d'y tremper les lévres, malgré les objets effrayans qui devaient nous en éloigner : la Nature ne mériterait ſans doute aucun reproche de notre part.

Nous ſerions ſeuls coupables d'avoir violé ſes ordres. Nous ſerions juſtement punis pour avoir découvert un ſecret que ſon indulgence voulait nous cacher. Or c'eſt ce que l'Hiſtoire nous apprendra. Nous y

verrons peut-être la juſtification de la Providence.

Le récit des événemens paſſés nous montrera combien elle avait craint pour nous les infortunes qui nous accablent. Nous ſerons obligés de convenir que pour nous rendre auſſi malheureux que nous le ſommes, il a fallu la forcer dans ſes derniers retranchemens. Nous avouerons que ſes ſoins auraient ſuffi pour établir notre repos, ſi notre audace en tout genre n'allait plus loin que ſa bonté.



CHAPITRE IV.

Si les Anciens ont connu la Cacomonade.

ON s'eſt beaucoup fatigué à chercher l'époque préciſe de cet événement. La Cacomonade a exercé la patience & la ſagacité des Commentateurs en plus d'un ſens. Il y en a qui attribuent aux Grecs & aux Romains l'honneur de nous l'avoir tranſmiſe. Ils la voyent paſſer, par des lignes droites, d'Aſie en Europe, d'Athènes à Rome, d'Italie en France.

Ils lui ſuppoſent différens maſques dont elle s'eſt ſervie ſucceſſivement, juſqu'à celui qu'elle montre de nos jours. Il faudrait, ſuivant leur ſyſtême, qu'elle s'en fût bien trouvée : car elle le porte depuis trois ſiécles, ſans qu'il paraiſſe trop uſé. Mais cette opinion n'eſt pas admiſſible, il faut l'avouer, On voit évidemment que

les Anciens, plus heureux & plus ſages que nous, ou du moins plus fidéles aux vûes de la Nature, n'ont jamais eſſuyé le châtiment que nous ſouffrons.

Homere eſt exact juſques dans les minuties. Il a placé dans ſon Poëme tout ce qu'il ſçavait de Médecine, d'Anatomie, de Géographie, de Phyſique. Il nous apprend qu'on feſait de ſon temps une boiſſon délicieuſe, avec du fromage rapé dans du vin. Il parle ſouvent de Vénus. Il raconte comment Diomede la perça d'un grand coup de lance. S'il avait connu à cette Déeſſe le ſecret qu'elle a depuis poſſédé en Amérique, il lui en aurait ſans doute fait faire uſage pour ſe vanger du Héros. Il aurait introduit le Dieu Mercure avec ſes talonnieres dorées, s'empreſſant d'apporter le reméde.

Cette allégorie ne ſe ſerait pas trouvée la moins ingénieuſe de ſon Poëme. Elle aurait été d'autant plus juſte, qu'en effet Mercure était du parti oppoſé à celui de Vénus. Peut-

on croire que ce divin Poëte eût manqué l'occaſion de les faire combattre ſur les bords du Simois, aux yeux des Grecs & des Troyens ? N'était-ce pas là vraiment le cas de repréſenter la Terre & la Mer ébranlées dans l'attente du ſuccès, & la Nature entiere partagée à la vûe d'un combat qui devait décider de ſon ſort ?

Quel dommage qu'Homere n'ait pas pû faire en perſonne des expériences ſur cette matiere dans quelqu'une des Iſles Cyclades ! Il en aurait enrichi ſes deux Poëmes. Madame Dacier aurait été intariſſable dans ſes notes ſur cet objet intéreſſant. Une pareille fiction enchaſſée dans l'Iliade ſerait devenue, pour les Commentateurs des ſiécles paſſés & à venir, une ſource éternelle de ſcolies, de réflexions & de diſputes inſtructives.

Il eſt clair qu'Homere l'aurait employée, s'il l'avoit pû. Si de ſon temps les Dieux ou les hommes avaient connu la Cacomonade, il en aurait

parlé. Son ſilence eſt une preuve inconteſtable qu'au ſiége de Troyes, & long temps après, Vénus était encore innocente; elle ſe laiſſait bleſſer & ne bleſſait pas.

Dans les ſiécles poſtérieurs, Hipocrate, & depuis, Galien ont vécu dans la même ignorance. Le vif-argent ne leur paraiſſait remarquable que par ſa peſanteur & ſa fluidité. Les Héros dont ils gouvernaient la ſanté, n'étaient pas plus ſages que les nôtres. Ils étaient auſſi leſtes, auſſi brillans. On nous a conſervé le détail de leurs exploits en tout genre. Nous ſçavons comment ils feſaient l'amour, comment ils maniaient leurs lances de fer. Mais nous ne voyons point qu'ils employaſſent l'autre métal auquel nos Guerriers ont ſi ſouvent recours.

Céſar était ſans contredit un grand homme. On l'appellait le mari de toutes les femmes, & la femme de tous les maris. Si ces nôces paſſageres avaient été alors ſujettes à quelqu'accident, peut-on croire qu'après en

avoir tant célébré, il ſe ſerait trouvé n'avoir gagné que l'épilepſie ?

On dit bien qu'Auguſte ſe feſait ſouvent frotter devant le feu, ce qui pourrait être ſuſpect : mais c'eſt avec une étrille qu'on le frottait, ce qui ne l'eſt plus. Il n'avait pas trouvé d'autre moyen pour conſerver ſa ſanté, & *s'adoucir la peau*, ſuivant le judicieux Suetone.

Ni Tibere, ni Caligula, ni Néron, ni tous ces prodiges de lubricité auxquels la maîtreſſe des Nations a été ſi long-temps ſoumiſe, n'ont jamais fait uſage de l'argent en liqueur. On ne voit point de Poëte Grec ou Romain célébrer ſes vertus. Ceux-mêmes qui ſe ſont immortaliſés par le libertinage, ne nomment aucune punition attachée à ſes excès.

Ovide, dans ſon art d'aimer, indique tout ce qu'on peut craindre de la part d'une maîtreſſe. Il parle des dangers attachés au commerce d'une beauté volage. C'était-là ſans doute le moment de placer la Cacomonade, ſi elle était parvenue juſqu'à lui. Ce-

pendant il n'en dit pas un mot.

Horace ſe fâche contre un ail qui lui avait piqué la langue. Aurait-il oublié de faire quelqu'imprécation en beau ſtyle contre le vif-argent, s'il en avait tâté ? Il dit énergiquement, & ſans détour, à une vieille, des horreurs que la politeſſe Françaiſe ne peut pas même imaginer ; ne lui aurait-il pas ſouhaité la Cacomonade, ſi elle avait été de ſon temps en uſage dans la bonne compagnie ?

On peut en dire autant des Tibulles, des Catulles, des Gallus, qui chantant & fréquentant les mauvais lieux, en auraient ſans doute déploré les périls, s'il y en avait eu. Ils partageaient paiſiblement avec le Public les faveurs de leurs maîtreſſes. S'ils ſe plaignaient quelquefois de leur inconſtance, ce n'était pas qu'elle eût jamais pour eux des ſuites déſagréables.

Il eſt donc clair que les Corynnes, les Lycoris, les Leſbies, très-inférieures d'ailleurs aux ***, aux ***, leur étaient pourtant ſupérieures en un

point. Il ne fallait peut-être pas plus de peine pour les ſubjuguer : mais il en fallait moins pour les oublier. Quand on ſe rappellait leurs faveurs, on ne ſongeait qu'au plaiſir de les avoir reçues. On ne cherchait point de ſpécifiques pour s'aider à en perdre la mémoire, & on ne voyait point de perſonnes ſecourables tapiſſer les murailles de Rome avec les affiches de leurs recettes.



CHAPITRE V.

Si Job a eu quelque relation perſonnelle avec la Cacomonade.

NE pouvant faire honneur à cette Héroïne d'un commerce réglé avec les Héros de l'Hiſtoire profane, on a tâché de l'en dédommager en la mettant aux priſes avec ceux de l'Hiſtoire ſacrée. Un illuſtre Bénédictin lui a fait une généalogie bien reſpectable. Il lui ſuppoſe une alliance très-intime avec le célébre Job, & la fait deſcendre de lui en ligne directe.

On ne ſe ſerait pas attendu ſans doute à trouver ce trait de ſon érudition dans des Commentaires ſur l'Ecriture-Sainte : mais puiſque le Diſciple de Saint Benoît a pû ſans ſcrupule traiter une pareille matiere dans un livre tout édifiant, on doit me permettre dans le mien de diſcuter ſes raiſonnemens. Puiſqu'un tel ſu-

jet n'a causé aucun ſcandale ſous ſa plume, & au lieu où il l'a placé, on ne doit pas être ſurpris de le voir ici où il ſe trouve bien plus naturellement.

Le ſçavant Frere Dom Calmet a donc mis au rang des ancêtres de la Cacomonade le vertueux Job, qui en ce cas la tenait de ſa femme, qui ſans doute l'aurait tenue du diable. Mais, en vérité, c'eſt bien aſſez pour un ſi ſaint homme d'avoir eu une méchante femme. Pourquoi ſuppoſer qu'il ait reçu d'elle autre choſe que des inſultes?

Il eſt vrai qu'il était aſſis ſur un fumier, & qu'il avait de l'embarras dans les humeurs. Il dit lui-même que ſa chair eſt couverte d'*ulceres*, que ſa peau eſt toute *deſſéchée*, que ſon ſang eſt *coagulé* comme du fromage; ce qui, ſuivant M. A...., convient aux trois principaux ſymptômes dont il a fait la deſcription.

Il eſt vrai auſſi que pour conſoler Job, trois de ſes amis reſterent auprès de lui pendant ſept jours &

ſept nuits, ſans dire un ſeul mot.

Il eſt vrai encore qu'après ce long ſilence, Eliphaz, un d'entr'eux, accuſe indirectement ſon cher ami de s'être livré à l'iniquité, & d'avoir ſemé la douleur dont il recueille le fruit. Il lui reproche en termes figurés d'avoir aimé les maiſons de boue, dont le fondement n'étoit pas propre, & d'y avoir attrapé quelque choſe d'aſſez ſemblable à la *teigne*.

Tout cela ne prouve pourtant point que le diable ait été chercher, il y a quatre mille ans, un grain de Cacomonade en Amérique, pour en inoculer un pauvre homme de Caldée. On voit bien que la maladie de celui-ci était *corroſive, phlogiſtique* & *coagulante :* mais enfin il n'eſt pas décidé que ces trois caracteres ſoient attachés excluſivement à une ſeule incommodité.

L'Hiſtorien de Job aurait-il oublié de parler du *venin*, s'il en avait été queſtion ? N'aurait-il pas déſigné le ſiége de la maladie ? Il nous apprend que le patient panſait ſes plaies avec

des pots cassés. J'en appelle à tous ceux qu'une expérience suivie a éclairés de nos jours en pareil cas : je leur demande s'ils se sont jamais avisés d'employer une pareille charpie.

D'ailleurs Job ne paraît pas s'être exposé au châtiment dont il s'agit. Ses intimes amis, en lui disant beaucoup d'injures, après leur consolation silentieuse, conviennent qu'il fesait peu d'accueil aux femmes sans maris, *viduas dimisisti vacuas*, par où l'on voit qu'il était homme à précautions.

Il s'écrie lui-même : où est le temps où je lavais mes pieds dans du beurre, où je mettais ma bougie sur ma tête, où en me voyant les jeunes gens se cachaient de honte, où les vieillards se tenaient debout par admiration ! Si alors mon cœur s'est trompé sur une femme ; si j'ai tâché de me glisser par une porte appartenante à mon ami, que mon épouse devienne la . . . . d'un autre, & que tous mes voisins puissent . . . . ! Ce n'est point là sans doute le langage

d'un libertin digne d'avoir part aux trésors de l'Amérique.

Ce qui peut avoir trompé le Commentateur, c'est que ce modéle de patience avoue que la pourriture est son pere, & que les vers sont sa mere & sa sœur. Le docte Bénédictin a cru sans doute que la Cacomonade pouvait trouver sa place dans une pareille famille. Mais ce n'est qu'une probabilité. Elle ne peut autoriser que des conjectures. Elle n'est point assez grave pour nous réduire à penser que Job ait jamais eu besoin de la liqueur des Barometres.



CHAPITRE VI.

Si la lépre était la même chofe que la Cacomonade.

DES gens fort bien inftruits de l'Hiftoire des Croifades, voyant avec quelle ardeur ces Guerriers impétueux avaient violé des filles Sarrafines fur les ruines de Jérufalem, & chagrins d'ailleurs de voir racourcir l'empire de la Cacomonade, ont imaginé d'établir fon fiége dans la Paleftine. Ils ont voulu la confondre avec la lépre, qui fut, comme on fçait, tout le fruit des expéditions édifiantes, mais cruelles, des 12e & 13e fiécles.

La lépre était une petite indifpofition qui furvenait à la peau. Elle en variait la teinte, fans la cicatrifer. Elle en parfemait la furface de larges couches de la plus belle couleur d'albâtre à la vérité, mais qui ne laiffaient pas que de caufer des démangeaifons

violentes, avec une forte envie de se gratter.

Elle n'a été connue ni des Grecs, ni des Romains, ni des Gaulois, ni des Germains, ni des Asiatiques, Perses, Syriens, &c. Elle paraît avoir été la maladie essentielle de la Palestine. Les Habitans de ce Pays sont les seuls que la Nature en ait avantagés elle-même, en leur laissant le pouvoir de la communiquer aux Prosélytes qui en seraient curieux, ainsi que la circoncision.

Les Juifs avaient déja l'usage d'aller, tout en se grattant, négocier dans les différenres parties du monde; mais il paraît qu'ils n'y laissaient que leurs marchandises. Ils étaient dès-lors aussi malpropres, aussi usuriers, aussi méprisés qu'ils le sont aujourd'hui. Il n'y avait qu'eux à qui la Religion fît un devoir de la propreté. Il n'y avait qu'eux qui la négligeassent; & ce n'était aussi que chez eux qu'on trouvait des hommes couverts de taches blanches, avec des chatouillemens.

Des mœurs contraires mettaient les

Etrangers à couvert des ſuites qu'aurait pû avoir un commerce réglé avec cette Nation. Les Romains, en brûlant le Temple, en égorgeant les Prêtres, en raſant Jéruſalem, n'eurent point de part à ſes démangeaiſons. Le fréquent uſage du bain, & la propreté dont ils feſaient grand cas, les en garantit.

Elles paſſerent en Europe, quand nos ancêtres eurent été ſe laver dans le Jourdain. Ils allerent ſe frapper la poitrine auprès de la montagne des Oliviers. Ils y reſterent peu, mais aſſez cependant pour acquérir l'habitude de ſe gratter, comme les enfans d'Iſraël. Ils revinrent en France tout couverts de palmes & de lépres.

Comme ils ſuaient beaucoup, qu'ils ſe baignaient rarement, & que leur économie ne permettait pas de laver ſouvent les robes de gros drap dont ils ſe couvraient, ils tranſmirent longtemps à leur poſtérité la coutume de porter ſur la peau des écailles couleur de lait, & de les frotter décemment avec le bout du doigt. C'était alors

la contenance des gens du bel air, comme aujourd'hui, d'ouvrir une tabatiere, ou de badiner avec une navette.

L'uſage du linge devenu univerſel, a fait diſparaître cette coutume précieuſe. Elle ne ſe renouvelle que dans certaines incommodités paſſageres, telles, par exemple, que la G...... de la groſſe eſpéce. On pourrait aſſez légitimement la ſoupçonner d'être une deſcendante de la lépre, ou du moins ſon alliée très-proche. Voilà ce que l'Hiſtoire nous apprend de cette maladie, à qui les Croiſades ont donné une grande vogue en Europe.

On ne peut guères, d'après les ſignes qui la caractériſent, la confondre avec la Cacomonade. Les taches blanches, les démangeaiſons, ne vont point avec cette derniere. Elles ne paraiſſent pas l'avoir accompagnée jamais. Si celle-ci cauſe quelques chatouillemens, ils ſont intérieurs & peu durables; ſi en ſe montrant au dehors, elle adopte quelque couleur, on ſçait aſſez que ce n'eſt pas le blanc con-

ſacré par eſſence à la virginité.

D'ailleurs la lépre n'attaquait point la génération. Si elle ne la favoriſait point, il eſt sûr du moins qu'elle ne lui feſait aucun tort. Il ſemble même qu'elle en fortifiât les organes. Il y avait dans ce temps-là des femmes qui portaient envie à celles des lépreux, & l'on voyait ſe vérifier le proverbe, *à quelque choſe malheur eſt bon.*

On lit dans un Poëme rimé du 12e ſiécle, ces deux vers :

Felix atque ortu verè dicenda beato
Vivere quæ potuit leproſo juncta marito.

Ainſi, tandis que la Loi ordonnait de chaſſer ces pauvres gens de leur ménage, la Nature s'appliquait à leur rendre de quoi y reſter avec honneur. Ce n'eſt pas la ſeule fois que les Loix & la Nature ſe ſoient trouvées en contradiction.

Un très-fameux Médecin a démontré par un beau raiſonnement, que cet effet devait néceſſairement s'en-

ſuivre de la lépre. La Cacomonade n'a pas le même avantage à beaucoup près. On peut donc conclure qu'elles n'ont entr'elles rien de commun.

La ſeule reſſemblance que je leur voie, c'eſt d'avoir été toutes deux tranſportées en Europe, après des expéditions auſſi injuſtes que ſanguinaires. Les Croiſades & le ravage de l'Iſle Hiſpaniola ſont les époques des deux plus triſtes fléaux dont l'eſpéce humaine ait été affligée en Europe depuis le péché originel. Il ſemble que la Nature ait donné exprès pour nous punir, aux Pays que nous allions uſurper, de quoi infecter le ſang de leurs impitoyables Conquérans.

Mais cet exemple ne nous corrigera pas. On parle de Pays à découvrir, de nouveaux Mondes encore inconnus, vers les Terres Auſtrales. L'avarice s'eſt déja éveillée à ce bruit qui la flatte. On s'eſt haſardé à les chercher. Les brouillards, & peut-être la pitié de la Providence, nous en ont écarté juſqu'ici. Il y a tout à parier, que ſi jamais nous les décou-

vrons, nous y porterons notre avidité & notre barbarie, & qu'ils nous rendront en échange un troiſiéme fléau dont nous aurons grand ſoin d'enrichir notre climat.

Quoi qu'il en ſoit, au reſte, on voit par ce qui précéde, que la Cacomonade eſt pour nous d'une antiquité peu reculée. Quelqu'effort qu'on faſſe pour honorer de ſa naiſſance les ſiécles antérieurs, la raiſon & la vérité s'y oppoſent. Tous les raiſonnemens, tous les récits à cet égard ſont faux. Il n'y a de fondé que celui qui fixe, au retour de Chriſtophe Colombo en Europe, l'inſtant où les plaiſirs de l'amour ont commencé à y devenir dangereux.



CHAPITRE VII.

Si des Statuts donnés par une grande Reine à une Maiſon Réguliere, peuvent détruire l'aſſertion précédente ſur l'époque de la Cacomonade.

JE me ſuis fait une loi d'une ſincérité exacte, en entreprenant ce véridique Ouvrage. Il faut donc que je rapporte les choſes mêmes qui peuvent paraître contraires à mon ſyſtême. Or il ſemble un peu ébranlé par de certains Statuts, donnés vers la fin du 14e ſiécle, à une Maiſon édifiante, par une Reine pleine de vertu. J'ai cru devoir les citer en entier pour l'inſtruction de ceux ou de celles qui pourraient être tentés de les lire. Pour préſenter même aux Avignonais un monument qui doit leur être précieux, je l'ai conſervé dans la langue originale, comme a fait M. A.....

STATUTS donnés à un Couvent de filles à Avignon, par la Reine Jeanne premiere, Reine des deux Siciles, & Comtesse de Provence.

En Provençal.

I.

L'an mil tres cent quaranto & set, au hueit dau més d'Avous, nostro bono Reino Jano a permèz lou Bordeou dinz Avignon : & vol que toudos las fremos débauchados non se tingon dinz la Cioutat, mais que sian fermados din lou Bordeou, & que per etre conneigudos, que porton uno aguilieto rougeou sur l'espallou de la man Escairo.

II.

Item. *Se qualcuno a fach fauto & volgo continua de malfaire, lou Clavairé ou Capitané das Sargeanz la menara soutou lou bras per la Cioutat, lou tambourin batten, embé l'aguillietto*

LES

STATUTS donnés à un Couvent de Filles à Avignon, par la Reine Jeanne premiere, Reine des deux Siciles, & Comtesse de Provence.

En Français.

I.

L'an mil trois cent quarante-sept; au huit du mois d'Août, notre bonne Reine Jeanne a permis d'établir un B.... dans Avignon. Elle ne veut pas que toutes les femmes galantes se répandent dans la Ville; mais elle leur ordonne de se tenir renfermées dans la maison, & de porter, pour être connues, une aiguillette rouge sur l'épaule gauche.

II.

Item. Si quelque fille a eu une faiblesse, & qu'elle veuille s'en permettre de nouvelles, le premier Huissier la menera par dessous les bras à travers la Ville, au son du tambourin;

rougeou ſur l'eſpallo, & la lougeara din lou Bordeou, ambe las autros. Ly defendra de non ſi trouba foro per la villa a pena dos amarinos la primieiro vegade, & lou foué & bandido la ſecondo fès.

III.

Noſtro bono Reino commando que lou Bordeou ſiege à la Carrieiro dau pon traucat, proché lous Fraires Augouſtins, juſqu'au portau peiré & que ſiege une porte dau meſme couſta, dou todas las gens intraran, & ſarrada a clau per garda que gis de Jovineſſo non vejeoun las dondos ſenſou la permiſſieou de l'Abbadeſſo ou Baylonno que ſara todos lous ans nommado per lous Conſouls. La Baylonno gardara la clau, avertira la jovineſſo de nen faire gis de rumour ny d'aiglary eis fillios abandonados; autromen la mendro plagno que y aio noun ſortiran pas que lous Sargeans noun lous menoun en priſon.

avec l'aiguillette rouge ſur l'épaule, & la logera dans la maiſon avec les autres. Il lui défendra de ſe trouver dehors dans la Ville, à peine d'être fouettée ſecrettement pour la premiere fois, & d'être fouettée publiquement & bannie la ſeconde.

III.

Notre bonne Reine commande que la maiſon ſoit établie dans la rue du Pont rompu, *proche le Couvent des Freres Auguſtins*, juſqu'à la porte de pierre, & qu'il y ait du même côté une porte par où tout le monde puiſſe paſſer, mais pourtant qui ſe ferme à clef, afin que la jeuneſſe ne puiſſe rendre de viſite aux filles, ſans la permiſſion de l'Abbeſſe ou Supérieure, qui ſera tous les ans nommée par les Conſuls. Cette Supérieure gardera la clef. Elle avertira la jeuneſſe de ne point faire de bruit, & de ne point chagriner les filles. Autrement, à la moindre plainte qu'il y aura, ils ne ſortiront que pour être conduits en priſon par des Sergens.

I V.

La Reino vol que toudes lous ſamdès la Baylouno & un Barbier deputat das Conſouls, viſitoun todos las fillios debauchados que ſeran au Bordeou ; & ſe ſen trobo qualcuno qu'abia mal vengut de paillardiſo, que talos fillios ſian ſeparados & lougeados a part, afin que non la counougoun, per evita lou mal que la jovineſſo pourrié prenre.

V.

Item. *Se ſe trobo qualco fillio que ſiego iſtado empregnado, din lou Bordeou, la Baylouno n'en prendra gardo que l'enfan noun ſe perdo & n'avertira lous Conſouls, per pourveſien a l'enfan.*

V I.

Item. *Que la Baylouno noun permettra a ges d'amos d'intra dins lou Bordeou lou jour vendre & ſandé ſan, ni lou Benhoura jour de Paques, a peno d'etre caſſado, & d'avé lou foué.*

IV.

La Reine veut que tous les ſamedis la Supérieure, & un Barbier envoyé par les Conſuls, viſitent toutes les Demoiſelles qui ſeront dans le B.... & s'il s'en trouve quelqu'une pour qui le métier ait eu des ſuites fâcheuſes, qu'on la ſépare des autres, & qu'on la loge à l'écart, afin que perſonne ne l'approche, & pour éviter à la jeuneſſe des accidens.

V.

Item. S'il ſe trouve quelque fille qui devienne groſſe, la Supérieure veillera à ce qu'elle ne ſe défaſſe point de ſon fruit, & elle avertira les Conſuls, afin qu'ils ayent ſoin de l'enfant.

VI.

Item. La Supérieure ne permettra à perſonne l'entrée de la maiſon les jours du Vendredi & du Samedi-Saint, non plus que le bienheureux jour de Pâques, à peine d'être caſſée & fouettée publiquement.

VII.

Item. *La Reino vol que todos las fillios debauchados que ſeran au Bordeou, noun ſian en gés de diſputo & jalouſié, que noun ſe derauboun, ne batoun; mas que ſian como ſorèz; que quando qualco carello arribo que la Baylouno las accordé, & que caduno ſen ſtié a ce que la Baylouno n'en jugeara.*

VIII.

Item. *Se qualcuno a rauba, que la Baylouno faſſo rendré lou larrecin à l'amiable, & ſe la larrouno noun lo fai, que ly ſian dounados las amarinos, per un Sargean dinz uno Cambro, & la ſecondo lou foué per lou Bourreou de la Cioutat.*

IX.

Item. *Que la Baylouno noun dounara intrado a gis de Juſious; que ſe per fineſſo ſe trobo que qualcun ſie intrat & age agu connoiſſancé de calcuno dondo, que ſia empriſonat per avé lou foué per toute la Cioutat.*

VII.

Item. La Reine veut que toutes les filles vivent ſans diſputes & ſans jalouſie ; qu'elles ne ſe volent ni ne ſe battent, mais qu'elles s'aiment comme des ſœurs ; que s'il arrive quelque querelle, ce ſera la Supérieure qui les accommodera, & on ſera obligé d'en paſſer par ſon jugement.

VIII.

Item. Si quelque fille a fait un vol, la Supérieure en fera rendre l'objet à l'amiable. Si la voleuſe ſe refuſe à la reſtitution, elle ſera fouettée, la premiere fois, par un Huiſſier dans une chambre, & en cas de récidive, par le Bourreau dans toute la Ville.

IX.

Item. La Supérieure ne recevra aucun Juif. S'il s'en trouve quelqu'un qui s'y gliſſe par adreſſe, & qui ait connaiſſance de l'une des filles, il ſera empriſonné, pour être enſuite fouetté publiquement par la Ville.

En liſant ce dernier article, on ne peut trop admirer la délicateſſe du rédacteur. Il voulait priver les Juifs incrédules d'un ſoulagement préparé pour les Chrétiens fidéles. Peut-être voulait-il traiter ces malheureux égarés comme les animaux féroces qu'on dompte par la faim & la ſoif. C'aurait été les ramener au giron de l'Egliſe par une étrange voie; mais, comme on ſçait, il y a eu des ſiécles où l'on prenait toutes ſortes de chemins pour ſubjuguer le cœur de l'homme.

En autoriſant un établiſſement ſi utile, Jeanne pouvait avoir environ vingt-trois ans. On aura peut-être peine à croire qu'une Princeſſe de cet âge ait ſongé à ſe rendre la légiſlatrice d'une pareille fondation. Mais ſi l'on penſe auſſi que dès-lors cette belle Reine avait déja fait pendre un mari qui lui déplaiſait; qu'elle procura le même ſort à trois autres dont elle ſe laſſa ſucceſſivement; que dans le grand art de ſe défaire ainſi des maris ennuyeux, elle n'a jamais eu d'égale

que la Reine Marie Stuard, dont la mort arracha des larmes aux aſſiſtans, & édifia toute la Chrétienté, on ſera moins étonné que Jeanne ſe ſoit occupée de ſi bonne heure des plaiſirs de ſes Sujets.

Au reſte, les Loix auxquelles elle en ſoumettait les inſtrumens, étaient fort ſages. Il ſerait à ſouhaiter qu'on les adoptât par-tout, & que la viſite entr'autres ne fût pas oubliée. Car enfin la faibleſſe humaine paraît exiger des Princes quelque complaiſance; mais ſur-tout des attentions pour le ſoulagement qu'on lui prépare. Ils ſont en conſcience obligés de veiller ſoigneuſement, *per evita lou mal que la joveneſſo pourrié prenre.*

Cette viſite ſemble donner atteinte à ce que j'ai dit juſqu'ici, & rejetter plus loin l'époque de la Cacomonade. Si dès le quatorziéme ſiécle il fallait déja prendre des précautions avec les femmes publiques, il s'enſuit que leur commerce avait déja auſſi quelqu'effet coagulant ou corroſif. Ainſi on pourrait les ſoup-

çonner d'avoir été dès-lors ſujettes à l'inconvénient qui occaſionne ici nos profondes recherches.

Cependant, en y réfléchiſſant bien, on voit qu'il ne réſulte de ce trait hiſtorique rien de contraire à mes principes. J'en ai pour garant l'illuſtre Médecin qui m'a fourni une partie des remarques curieuſes dont mon Livre eſt enrichi. Il prouve avec évidence que l'article IV de la Reine Jeanne ne doit point allarmer ceux qui penſent comme moi. Avant le quinziéme ſiécle, les objets de la tendreſſe de cette belle Reine pouvaient être expoſés à d'autres maux que ceux qui étaient produits à S. Domingue par une cauſe inconnue.

On ſçait aſſez que de nos jours même la Cacomonade n'eſt pas la ſeule puiſſance dangereuſe qui régne dans les lieux ſemblables à ceux que protégeait la Comteſſe d'Avignon. Rien ne peut donc ébranler la ſolidité de mes maximes. Il eſt évident que juſqu'à la fin du quinziéme ſiécle, les plaiſirs étaient peu contagieux.

On pouvait encore s'y livrer ſans beaucoup de crainte, lorſqu'un Italien jugea à propos de communiquer la Cacomonade à l'Europe, & par elle à l'Univers entier.



CHAPITRE VIII.

Introduction de la Cacomonade en Europe & en France.

Il y a trois ſiécles qu'un Génois nous a procuré le bonheur de connaître l'Amérique. On ne ſçaurait aſſez s'occuper des avantages qui nous en ſont revenus. Cette découverte nous a valu le plaiſir de porter des galons ſur nos habits, & de payer le pain trois fois plus cher. C'eſt depuis cet heureux moment que nos femmes ont des péruches, & nos matelots le ſcorbut. On ſe trouva dès-lors en Europe en état d'égorger réguliérement deux cens mille hommes chaque année, au lieu qu'auparavant les maſſacres légitimés par le droit de la guerre & des gens, n'allaient environ qu'à ſoixante mille au plus.

Le premier vaiſſeau qui aborda en Eſpagne, ainſi chargé des productions

du nouveau Monde, y excita un raviſſement général. On ne ſe laſſait point d'admirer les Héros qui avaient été chercher ſi loin, & à travers tant de périls, de nouvelles reſſources pour la félicité du genre humain. On s'extaſiait à la vûe du fruit de leurs travaux.

On appercevait ſur le tillac, & dans l'ordre le plus ſatisfeſant pour la vûe, de petites mantes de plumes incarnates, teintes avec le ſang des Indiens; des boucles d'oreilles auxquelles pendaient les bouts des oreilles dont on les avait arrachées; des anneaux tranſportés avec les doigts de leurs anciens poſſeſſeurs; des plaques d'or avec les nés qui s'en étaient long-temps enorgueillis.

Les Argonautes du ſeiziéme ſiécle ſe piquaient de courage plus que de patience. Afin de s'approprier plus vîte les joyaux des Caraïbes, ils enlevaient à-la-fois les joyaux & ce qui ſervait à les ſoutenir. Tout ce qui avait l'honneur d'être couvert d'or, reſtait entre les mains des vainqueurs,

avec ſon ornement. C'était épargner le temps dont les Conquérans de tous les ſiécles ont toujours avec raiſon été fort avares. Cette économie produiſit une charge abondante pour un vaiſſeau qui vint étaler en Eſpagne les dépouilles d'un autre hémiſphère.

Tandis que ce ſpectacle attirait tous les regards, on n'appercevait pas la Cacomonade cachée derriere tant de ballots précieux. Elle s'apprêtait à prendre terre, & choiſiſſait déja ſes logemens au milieu de la foule qui l'entourait. Son débarquement fut bientôt fait. Elle ſuivit Chriſtophe & Martin Colombo juſqu'à la Cour, où une vertueuſe Reine, nommée Iſabelle, rempliſſait le thrône, dont elle venait de chaſſer ſon frere.

Cette ſage Princeſſe, avec ſon mari le ſincère, le généreux Ferdinand le Catholique, avait juré au Roi de Naples, ſon parent, de le défendre. Ils avaient trouvé depuis qu'il était plus noble, plus décent & plus juſte de le dépouiller. Ils feſaient donc embarquer des trou-

pes à Barcelonne pour cette expédition.

Les troupes ſe mirent en mer avec des proviſions d'un genre tout nouveau. La Cacomonade en feſait un des principaux articles, quoiqu'elle ne fût pas couchée ſur les regiſtres des Munitionnaires. Elle partit en même temps que l'armée. Elle fit d'abord peu de progrès en Italie, dont les coutumes ne lui étaient pas favorables. Heureuſement pour elle, Charles VIII ſe mit en tête d'aller à Rome rendre une viſite au Saint Pere Alexandre VI.

Perſonne n'ignore combien cette expédition fut inutile & brillante. Nos Chevaliers Français y développerent le héroïſme le plus admirable & le plus infructueux. Ils prirent avec rapidité Milan, Florence, Rome, Naples, & la Cacomonade; mais de toutes leurs conquêtes cette derniere, dont ils ſe feraient défaits plus volontiers, fut la ſeule qui leur reſta. A leur retour ils la tranſplanterent dans leur Patrie, où la ga-

lanterie françaiſe l'accueillit honorablement ; & ce fut à-peu-près l'unique fruit qui revint à nos ancêtres d'une campagne ſi glorieuſe.



CHAPITRE IX.

Différens voyages de la Cacomonade.

TANDIS que l'ancienne habitante de l'Amérique s'ouvrait ainſi une entrée en France à la ſuite de tant de braves guerriers, elle s'échappait de temps en temps pour former des Colonies dans le reſte de la Terre. Elle deſcendait la Garonne, pour aller jetter l'ancre dans la Tamiſe. Elle repaſſait les Pirénées pour courir, à travers l'Eſpagne, ſe rendre en Portugal. Elle s'embarquait à Lisbonne, pour aller prendre poſſeſſion de Goa, dont elle jouit encore par indivis avec la ſainte Inquiſition.

Elle partait de Cadix pour Fès en Mauritanie, avec quelques Juifs ou Mahométans, que le religieux Ferdinand le Catholique ne voulait pas ſouffrir dans ſon Royaume. Elle pénétrait dans la Zone Torride, au mi-

lieu des ſables de l'Afrique. Elle abordait ſans crainte ces terribles femmes de la côte de Melinde. Elle s'étendait depuis les ſources du Sénégal juſqu'à la Cafrerie, depuis le Monotapa juſqu'à l'embouchure du Nil. Elle pullulait par-tout avec les .... qui n'étaient cependant pas ſes plus zélés Miſſionnaires. Infatigable comme eux, mais dans un autre genre, elle s'établiſſait plutôt qu'eux dans les Comptoirs les plus favorables. Elle y laiſſait des facteurs intelligens qui travaillaient à multiplier le nombre de ſes débouchés.

Elle ſe rendait plus commodément par Marſeille en Syrie & en Egypte. Elle viſitait les Echelles du Levant. Les grilles du Serrail la feſaient frémir. Elle rougiſſait de colere à la vûe d'une foule d'hommes qui, loin de pouvoir la donner, n'étaient pas même en état de la prendre. Cependant, au moyen des Circaſſiennes de louage qui ne ſont pas là plus rares qu'ailleurs, & dont la

Loi de Mahomet permet le commerce aux Incirconcis, comme aux Croyans, elle trouvait une entrée jusques chez les fiers Musulmans de la Secte d'Omar.

Ceux-ci la transmettaient charitablement aux Hérétiques, Sectateurs d'Aly, qui la voituraient aux Habitans du Mogol, adorateurs de Brama & de Vistchnou, qui s'empressaient à lui donner des Jonques pour la transporter à Macao & à Nangazaqui, aux Théologiens de Foé ou de Kaka.

Elle touchait en passant à la côte de Malabar. Elle se rafraîchissait aux Philippines, aux Moluques, à l'ombre des Bananiers & des Cocos. Elle s'y nourrissait de muscades, de gérofle & de canelle. Parvenue ainsi aux extrémités du Monde, elle contemplait avec admiration l'étendue de sa puissance.

Il y a, disait-elle avec transport, des hommes rouges & de bronzés; il y en a de couleur de lait & de couleur d'orange; il y en a de gris cendré & de noir de jais, & tout cela est à moi,

On en trouve qui s'enivrent avec du jus de raiſin, ou de pomme, ou d'orge, aigri par la fermentation; d'autres qui s'empoiſonnent délicieuſement avec ce même jus diſtillé par le feu; d'autres qui ſe réjouiſſent avec de la ſalive de vieille femme infuſée dans du ſuc de maïs; d'autres qui mettent dans leur nez une poudre brune & mal ſaine; d'autres qui mâchent de la chaux avec des feuilles d'arbres; d'autres qui fouettent ou égorgent leurs voiſins; d'autres qui ſe laiſſent fouetter ou égorger, & tout cela eſt à moi.

On voit des femmes qui s'étendent du plomb calciné ſur le viſage; d'autres qui ſe colorent les joues ou les bras avec de l'indigo; d'autres qui montrent leur gorge; d'autres qui ne découvrent que leur derriere; d'autres qui ſe parfument & ſe friſent pour attirer des Amans; d'autres qui leur donnent la peſte en s'arrêtant dans certain temps auprès d'eux, & tout cela eſt à moi.

O vaillant & célèbre Chriſtophe

Colombo ! ô vous mes fidèles & bien-aimés Caſtillans ! bénis ſoyez-vous à jamais, vous qui avez multiplié ma race comme le ſable de la Mer, & ma poſtérité comme les étoiles du Ciel. Puiſſent les tréſors du Potoſe devenir pour vous inépuiſables comme les miens ! Puiſſiez-vous être éternellement les ſoutiens de mon Empire, comme vous en avez été les premiers Prédicateurs !

Après s'être ainſi rendu compte de ſa reconnaiſſance & de ſes conquêtes, la Cacomonade ſe remettait en route, pour en entreprendre de nouvelles, ou pour affermir les anciennes. La voiture dont elle ſe ſervait était douce. Il n'eſt pas étonnant qu'après des voyages ſi longs & ſi rapides, elle ſe trouvât encore en état de revenir en France, dont elle paraiſſait avoir fait le centre de ſon Empire.

Il ne faut pas oublier qu'elle prenait, dans chacun de ſes paſſages, la livrée & le nom de la Nation dont elle ſortait. Elle était Napolitaine en

France, Françaiſe à Naples & à Madrid, Caſtillane à Lisbonne, Portugaiſe à Nangazaqui, Turque à Iſpahan, & Françaiſe encore à Conſtantinople (*a*). Il n'y a rien de ſi beau peut-être que de lui voir ainſi franchir les mers & les montagnes, s'élancer du Pic d'Adam ſur les pointes de l'Imaüs, & voler des rivages de la Californie à Madagaſcar. Nous avons cru que ce ſpectacle méritait bien au moins un Chapitre.

(*a*) [*Note des Libraires.*] Nous ne devons pas diſſimuler que cette aſſertion du Docteur contredit bien formellement celle que ſon Hiſtorien lui met dans la bouche au Chapitre IV de l'Optimiſme. Celui-ci fait dire à M. Pangloſſ, en propres termes, que *les Turcs, les Indiens, les Chinois, les Perſans, les Siamois, ne connaiſſent pas encore la V........ mais qu'il y a ſeulement une raiſon ſuffiſante pour qu'ils la connaiſſent dans quelques ſiécles.* Cette autorité eſt grave. Nous n'avons pourtant pas cru qu'elle dût prévaloir ſur celle de notre Manuſcrit. A Dieu ne plaiſe que nous voulions accuſer M. Ralph d'erreur ou d'infidélité : mais les Mémoires d'après leſquels il a travaillé, pouvaient n'être pas exacts ; & d'ailleurs ſon Héros, au temps où il le feſait parler, n'avait pas encore acquis toutes les lumieres que de nouveaux voyages lui ont procurées depuis.

CHAPITRE X.

De l'origine des Perruques.

NOUS avons vû la Cacomonade entrer en France par une belle porte. Elle ne tarda pas à prouver sa gratitude à toute la Nation. Elle s'y répandit avec prodigalité. Si l'on en croit les Chroniques du temps, F.... P.... la prit sur le trône, à côté de lui. Il ne lui en coûta que cinquante écus, la luette & les cheveux ; mais il en fut quitte pour parler bas, & pour se bien couvrir la tête.

Les Génies inventeurs, dont la France a toujours été pleine, ne souffrirent pas long-temps que leur Prince fût réduit à n'avoir d'autre coëffure que la dépouille des animaux. Ils parvinrent bientôt à lui en faire une plus noble, tirée de celle même des hommes. Des mains adroites imaginerent ces tresses

induſtrieuſes qui imitent l'ouvrage de la Nature, & replacent ſur un crâne dégarni une forêt de cheveux qu'il n'a point produite.

Quelqu'un a dit que ſi un Prince était borgne, la mode pourrait bien venir, parmi les Courtiſans, de n'avoir qu'un œil. L'exemple de F.... P..... n'était pas ſi difficile à imiter. Il eut la conſolation de voir ſes Sujets s'empreſſer de le ſuivre. On ne vit peu de temps après, depuis le Rhône juſqu'à la Meuſe, que des chevelures fauſſes; on n'entendit que des voix étouffées.

Il nous eſt venu depuis des Rois qui n'avaient pas perdu la luette, & les voix ſe ſont rétablies; mais les perruques ſont reſtées malgré les efforts du Clergé. Ces dignes & reſpectables Membres de l'Egliſe ont paru long-temps révoltés de l'indécence qui les avait fait naître. Ils en ont interdit l'uſage à tous ſes Miniſtres. Il n'y a pas encore long-temps qu'un Prêtre chauve obtint avec beaucoup de peine de ſon Archevêque la permiſſion

miſſion d'uſer innocemment de ce ſecours, qui peut encore paraître ſuſpect aux gens inſtruits.

La néceſſité a rendu depuis les Séculiers plus indulgens; mais les Moines n'ont pas oublié l'origine peu honnête des perruques. Elles ſont encore bannies de tous les Couvens, au moins de ceux où l'on ſe pique de montrer une grande régularité.

Les Carmes voués par état & par goût à la chaſteté, n'ont pas toléré chez eux des coeffures qui ne lui doivent pas l'exiſtence. Les Capucins contens de porter des cheveux naturels ſur le viſage, ont négligé d'en étaler d'empruntés ſur leurs têtes. Les autres Mendians attachés à la tempérance & à leur régle, comme les Cordeliers, ou à la propreté, comme les Recollets, Picpuces, &c. n'ont point voulu d'un meuble embarraſſant, que le grand S. François n'a jamais connu.

Peut-être ont-ils craint que ſon uſage ne les fît ſoupçonner d'avoir des ſtigmates d'un autre genre que ceux de leur reſpectable Patriarche.

Peut-être ont-ils redouté l'exercice du peigne dont une tête râſe les diſpenſe. Du moins il eſt certain qu'ils voyent ſans inquiétude des Barbiers intelligens ſe répandre dans les Villages, pour y faire la tonte des Payſannes; & quand ils rencontrent celles-ci ſeules, ou à l'écart, ce ne ſont point des cheveux qu'ils leur demandent.

Ce mépris décidé n'a pourtant pas été nuiſible à ce qui en eſt l'objet. Les perruques occaſionnées par un beſoin Royal, ſemblent n'en avoir été que plus annoblies aux yeux des Nations Européennes. On proportionna longtemps leur volume à la dignité ou à la capacité du ſujet qui devait s'en parer. C'étoit à la Cour ſur-tout qu'on eſtimait cette maniere d'apprécier les hommes. On pouvait être sûr qu'une maſſe de cheveux, de trois pieds en quarré, annonçait un mérite ſupérieur à celui qui n'était ombragé que par une maſſe de deux pieds.

Ce fut là le temps de notre gloire. Il ſemble que l'honneur de nos Empires modernes ait été, comme la force

de Samſon, attaché à des treſſes myſtérieuſes que le fer devait reſpecter. Nous avons permis que le ciſeau impur des Philiſtins y touchât. La mode, comme une autre Dalila, a porté la main ſur les voiles auguſtes qui dérobaient aux yeux du vulgaire la ſageſſe & la profondeur des réflexions de nos Peres.

On ſçait auſſi ce qui en eſt arrivé. Après cette fatale opération, les Peuples modernes ſe ſont réveillés ſans force & ſans courage. Les petites perruques ancrées ſur les têtes, n'y ont plus occaſionné que de petites vûes. Ces coeffures légeres en ont laiſſé évaporer la ſubſtance que de larges couvre-chefs y nourriſſaient auparavant. Depuis ce temps nos cervelles ſe ſont volatiliſées, comme, chez les Diſtillateurs maladroits, les eſprits de la liqueur ſe diſſipent, quand le chapitau de l'alembic n'eſt pas lutté bien exactement.

L'étendue des perruques eſt donc diminuée; mais la puiſſance de leur mere ne l'eſt pas. On voit encore

tous les jours augmenter ses progrès.

Le Pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses Loix,
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas les Rois.

D'après ce qui précéde, on voit que la Cacomonade est un ennemi commun contre lequel il faut se réunir. Il attaque également le sceptre & la houlette. Le sceptre & la houlette doivent donc concourir également à le chasser. On en a déja essayé plusieurs moyens, mais tous peu efficaces, tous insuffisans.



CHAPITRE XI.

Reſſources dont on ſe ſert contre les attentats de la Cacomonade. Pourquoi ce ne ſont pas les Médecins qui entrent en lice avec elle?

L'HISTOIRE raconte qu'à la premiere bataille entre les Romains & les Grecs, ceux-ci étant reſtés vainqueurs, s'amuſerent à examiner les bleſſures qu'avaient reçues leurs camarades tués dans la mêlée. Ils virent des têtes fendues, des bras coupés, des corps percés de part en part. L'Hiſtoire ajoute que, comme leurs armes à eux ne feſaient que des égratignures, ils ne purent ſoutenir l'idée de ſe battre contre des hommes qui donnaient de pareils coups. La vûe ſeule d'un ſabre Italien les fit trembler dans la ſuite; & cette frayeur ne contribua pas peu à faire tomber la Grece entiere au pouvoir des Romains.

On peut dire qu'il en fut de même à l'arrivée de notre voyageuse. Les Docteurs étaient familiarisés avec les Citoyennes de nos climats. Ils traitaient sans répugnance les indigestions, la fievre & les autres infirmités qui affermissent leurs fortunes, en excitant nos allarmes. Mais leur confiance tomba à l'aspect d'un visage dont Hipocrate n'avait pas anatomisé les traits. On les vit fuir à l'approche de cet ennemi redoutable & inconnu.

Il est vrai que sa présence s'annonçait par des signes un peu effrayans. On laissait son nez dans son mouchoir. On crachait sa langue & les glandes qui la rafraîchissent. En voulant jetter une pierre, on était tout surpris d'avoir lancé son bras. On se trouvait en moins de rien réduit à l'état de ces gardiens des Serrails, à qui la prévoyance des Turcs ne laisse pas de quoi exciter même l'ombre d'un soupçon. On crut qu'une nouveauté si terrible était la derniere ressource de la mort. On se persuada que le genre

humain allait périr par cette nouvelle façon de l'attaquer.

Pour completter l'effroi, on s'imaginait qu'elle étoit contagieuse comme la peste. On ne sçavait pas qu'il n'y eût qu'une façon de s'y exposer, & qu'on fût toujours libre de s'en défendre. La défiance était répandue dans toute la société. Chacun tremblait pour soi. On s'écartait impitoyablement des malheureux qui paraissaient frappés. Des Auteurs contemporains avouent qu'il en périt plusieurs au milieu des bois, où la terreur publique les fesait abandonner.

Dans cette consternation générale, la Faculté perdit la tête. Esculape dérouté cessa de rendre des oracles. Ce n'était plus le moment où avec de l'eau tiéde & de l'éloquence, un Docteur parvenait à se faire honneur des efforts de la Nature. Ici elle restait dans l'inaction ; elle était accablée sur le champ. Elle implorait à grands cris le secours de l'art ; & l'art interdit, humilié, ne lui prodiguait qu'une compassion inutile. Il était loin de

ſonger à pourſuivre une antagoniſte qu'il n'oſait pas même enviſager.

Cependant, avec le temps, l'habitude du ſpectacle en diminua l'impreſſion. Des hommes ſans titres, des charlatans plus hardis ou plus avides que les Docteurs, ſe préſenterent pour un combat où la victoire devait être fort lucrative. Ne pouvant aſſurer le ſuccès, ils vendaient au moins l'eſpérance.

On fit des épreuves ; on riſqua des infuſions de végétaux ; on conſeilla des préparations chymiques ; on mit à contribution la Chine & l'Amérique ; on cita Hipocrate ; on n'avait aucunes lumieres, & déja on diſputait avec aigreur ſur lês moyens d'en acquérir.

Enfin dans cette occaſion, comme dans toutes les autres, le hazard vint au ſecours de la ſcience. On avait ſous la main un fluide blanc comme l'argent, plus peſant que lui ; mais connu par ſa propriété de s'attacher aux autres métaux, & compté parmi les métaux lui-même, ſans qu'on ſça-

che trop pourquoi. Perſonne ne pouvait imaginer qu'en le broyant avec de la graiſſe, & l'appliquant enſuite ſur la peau, ou en le donnant à boire mêlé avec d'autres ingrédiens capables de tempérer ſon activité, on réuſſirait à mettre en fuite cette étrangere, dont le ſéjour devenait ſi funeſte à ſes hôtes.

A la vérité on prétend que pluſieurs Arabes très-experts s'en étaient déja ſervis dans quelques circonſtances. Ils l'employaient, dit-on, pour tuer les poux, pour chaſſer les dartres, pour appaiſer les démangeaiſons & pour d'autres maladies de la peau. Mais leur méthode n'était point connue en Europe. Quand Avicenne ou Serapion en auraient parlé, il n'en était pas plus facile à nos ancêtres de deviner que ce qui était bon contre les poux, devait l'être contre la Cacomonade. Ce qu'il y a de sûr pourtant, c'eſt que la découverte en fut faite, qu'on l'adopta, & qu'elle réuſſit.

Le bruit ne tarda pas à s'en répandre. On en profita de tous côtés.

Ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt que la Faculté s'y oppoſa de toute ſa force. Elle n'avait point voulu chercher de reſſource. Elle ne parut s'animer que pour combattre, ſuivant ſon uſage, celle qu'on venait de trouver. Elle fit retentir l'Europe de ſes déclamations contre ce fluide utile qu'elle voulait reléguer dans les Barometres. Il ne tint pas à elle que l'autorité civile ne s'interposât, pour en interdire l'uſage.

C'eſt ainſi qu'on a vû l'émétique décrié avec violence par les prédéceſſeurs de ceux qui l'ordonnent aujourd'hui. C'eſt ainſi qu'on a tonné avec emportement contre le quinquina, contre l'ipécacuana, &c. dans les mêmes chaires où on en détaille à préſent les vertus avec enthouſiaſme. C'eſt ainſi que de nos jours l'inoculation a trouvé des ennemis implacables parmi des gens qui paſſent pour ſages. Des Médecins, reçus Docteurs, ont ſigné un mémoire où l'on diſait qu'il fallait laiſſer les Etrangers en faire l'expérience à leurs dépens.

On aurait peine peut-être à citer des exemples plus ſrappants des inconſéquences où la paſſion & l'entêtement peuvent porter, même les gens inſtruits. La mode & l'opinion ſont en tout les Reines du Monde; mais le vif-argent par ſon utilité ne méritait pas d'être ſoumis à leur caprice.

On ne le combattit pas longtemps. Il fallut bientôt s'en ſervir, après avoir eſſayé de le faire condamner. La Faculté, raſſurée par ce ſecours, voulut ſe rapprocher des infortunés qu'elle avoit trahis en quelque ſorte. Mais la place était priſe. Une Rivale, long-temps mépriſée par elle, avait ſaiſi le moment de ſon effroi.

Comme les ſignes du déſaſtre auquel il fallait remédier, étaient extérieurs, & que la Faculté régente avait paru les craindre, une autre Faculté, moins timide & plus active, ſe les était attribués. Celle-ci hazarda la premiere, avec quelque méthode, l'uſage de la liqueur argentée, qui, dans les mains des Empyriques, produiſait

peut-être autant de mauvais effets que de bons. Elle s'empara de la confiance du Public ; & quand les autres, revenus de leur effroi, voulurent reprendre un poſte dont ils croyaient pouvoir diſpoſer, leurs efforts furent inutiles.

C'était une mine plus riche que celle du Pérou qui s'ouvrait. Les uſurpateurs ont conſervé juſqu'aujourd'hui le droit d'y travailler preſque ſeuls. Les Docteurs Régens ſe voyent avec regret exclus de la ſource de tant de richeſſes. Ils eſſayent ſouvent de s'y gliſſer ; mais on ne leur permet point de manier la compoſition précieuſe qui détrône l'Etrangere, & attire l'argent des malades. On leur permet ſeulement de raiſonner ſur la théorie qui ne rend rien. On les laiſſe aborder à l'entrée de la mine. On ſouffre qu'ils éclairent les Ouvriers, s'ils le peuvent ; mais on leur interdit totalement la fouille qui ſeule eſt lucrative.

AVERTISSEMENT des Libraires au ſujet du Chapitre ſuivant.

NOUS prévenons les yeux délicats de paſſer par-deſſus tout le Chapitre qui ſuit, quoique ce ſoit le plus inſtructif de l'Ouvrage. Malgré l'envie qu'avait M. Pangloſſ de gaſer les choſes d'une façon honnête, il ne lui a pas été poſſible probablement de les adoucir dans ce Dialogue, où il ne fait que rapporter les diſcours des Interlocuteurs. Il aurait bleſſé la vraiſemblance & la vérité, en changeant quelque choſe à leurs termes. Il ne faut pourtant pas croire qu'ils ſoient révoltans. Ils n'ont que l'énergie inévitable en pareille matiere. Ils ſont traités avec autant de ménagement qu'on doit l'attendre des deux hommes illuſtres qui paraiſſent ſur la ſcène.

CHAPITRE XII.

Dialogue entre un Mandarin & M. le Baron de Thunderthentronck ſur l'uſage du vif-argent, dans le cas dont il s'agit.

LE métal dont on vient de parler, eſt inconteſtablement la ſeule barriere que l'on puiſſe oppoſer avec ſuccès aux invaſions de la Cacomonade. Il ne ſe contente pas même d'arrêter ſes progrès ; il pénétre juſqu'à ſa ſource. Il l'attaque, la preſſe, la déracine. Par-là il doit être mis bien au-deſſus de l'or, qui loin de guérir les maladies, ne fait au contraire que donner la facilité de les attraper toutes.

On aura quelqu'idée, tant de ſon efficacité, que des différentes manieres de le préparer & de leurs ſuites, ſi l'on jette les yeux ſur le petit Dialogue ſuivant. Il y a deux Interlocu-

teurs. Le premier eſt un de ces Magiſtrats lettrés, qu'on nomme à la Chine *Colao*, & que les Européens ſe ſont aviſés de nommer *Mandarins*, ſans qu'on en ſçache trop la raiſon. Le ſecond eſt le fils de mon reſpectable Maître Monſieur le Baron de Thunderthentronck. J'eus la conſolation de le retrouver à Pequin, l'an de grace 1761. Il commençait à y être élevé en dignité. Il eut alors avec un Mandarin du troiſiéme ordre la converſation ſuivante, qu'il a eu la bonté de me communiquer.

LE MANDARIN.

Bon jour, mon révérend Pere. Je me ſuis fait apporter ici dans ma lanterne couleur de laque, ſans découpure. Je n'ai avec moi que trente hommes à cheval, avec dix-huit tambours. Je vous en fais mes excuſes; mais j'étais bien-aiſe de vous voir *incognito*.

LE BARON.

Serions-nous aſſez heureux pour

pouvoir être utiles à votre Excellence ?

LE MANDARIN.

Oui ; vous pouvez me faire un grand plaiſir.

LE BARON.

Voudrait-elle voir expirer un chat dans la machine pneumatique, ou détourner le tonnerre avec l'aiguille électrique ?

LE MANDARIN.

Non, ce n'eſt pas cela qui m'amene.

LE BARON.

Voudrait-elle ſe défaire de quelques balles de ſoie crue, de quelques vieilles porcelaines pour envoyer en Europe ? Il eſt grand temps, Monſeigneur, je vous en avertis. Elles vont bientôt baiſſer de prix, depuis que de ſçavans Chimiſtes en ont découvert le ſecret.

LE MANDARIN.

Cela ne m'inquiéte guères.

LE BARON.

Vous voudriez peut-être aller à confeſſe, & obtenir la rémiſſion de vos péchés par l'interceſſion de Saint Ignace de Loyola, du bienheureux François Regis, du grand Saint François de Gonzague, qui ſe mettait ſur la poitrine un linge mouillé, pour empêcher ſon cœur de s'enflammer par l'amour de Dieu.

LE MANDARIN.

Eh non. Je ne veux point tout cela. Il s'agit uniquement de m'apprendre de quel ſecret vous vous ſervez vous autres, quand vous avez la. . . . .

LE BARON.

Ah ! ah ! Monſeigneur. A nous ! Là . . . . ! Fi donc. . . .

LE MANDARIN.

Eh ſans doute, mon R. P. Je l'ai bien, moi qui vous parle. J'ai pourtant ſoutenu tous mes examens avec

honneur. J'ai été reçu au grand concours, la premiere année de l'Empereur Jontchin. Je manie le pinceau auſſi-bien qu'aucun lettré de l'Empire : c'eſt à la beauté de mon écriture que je dois ma place, & j'ai la...... Pourquoi ne l'auriez-vous pas auſſi quelquefois ?

LE BARON.

Mais votre Excellence oublie quelle robe j'ai l'honneur de porter. On nous a bien reproché en quelques endroits de faire beaucoup de mal aux hommes ; mais on ne nous a jamais accuſés d'un commerce trop direct avec les femmes.

LE MANDARIN.

Ma foi, tant mieux pour vous. Que n'ai-je toujours été auſſi prudent ! Je ne ſerais pas dans l'embarras qui me procure l'honneur de vous voir. Sur le dernier vaiſſeau qui vous a apporté des piéces d'écarlate, des chapelets, des pendules & des orgues, il y avait une très-belle fem-

me. N'en avez-vous pas entendu parler ?

LE BARON.

Point du tout. Nous ne ſommes pas curieux de ces nouvelles-là. C'eſt le Diable, Monſeigneur, qui ſe cache ſous de pareilles figures.

LE MANDARIN.

Cela ſe peut ; mais il y eſt bien déguiſé. J'étais ſur le port à l'inſtant du débarquement. Je vis deſcendre cette femme de la chaloupe. Elle avait le nez ſi joliment applati ! Elle ſerrait les paupieres avec tant de délicateſſe ! Sa bouche était ſi bien fendue, ſi agréablement coupée depuis la naiſſance d'une oreille juſqu'à l'autre ! & un pied, mon pere, un pied ! Mon pouce aurait rempli ſa pantoufle. Je défie qu'on ait jamais rien vû de plus beau, depuis le fleuve Jaune, juſqu'au fleuve d'oubli.

LE BARON.

L'intervalle eſt pourtant bien long entre ces deux fleuves-là.

LE MANDARIN.

N'importe. J'admirais l'économie de la Nature, en voyant ce petit pied-là. Quelles délices, disais-je en moi-même, si les proportions sont exactement suivies par-tout !

Je m'apperçus bientôt que la Nature était sujette à s'oublier, & je voudrais bien n'avoir acquis d'expérience que sur ce point-là. La belle Etrangere avait été insultée par un Matelot. Dès qu'elle sçut que j'étais le Gouverneur, elle me demanda vengeance. Je lui proposai des conditions; elle les accepta. J'ai fait punir le Matelot. Je me suis cru le plus heureux des hommes. Le pauvre Diable a eu la *Cangue* ; & moi, mon Pere, bien autre chose.

LE BARON.

C'est Dieu qui vous punit, Monseigneur. Il ne veut pas qu'on ait trop de complaisance pour les femmes. Il a dit, *non mœchaberis*, & vous souffrez justement....

LE MANDARIN.

Mon Pere, je ne ſçais ſi c'eſt Dieu qui m'a rendu malade ; mais je vois bien qu'il faut que les hommes me guériſſent. Nos Médecins refuſent de m'entreprendre : on vous dit habile ; l'êtes-vous aſſez pour m'indiquer un remède ? Je vous prendrai trois groſſes de chapelets, & je vous donnerai cent livres de thé Peco, qui n'aura point été bouilli.

LE BARON.

Allons, voyons. Quoique nous ſoyons peu ſujets aux maladies, nous portons toujours avec nous de toutes ſortes de remédes, comme quantité d'autres choſes que nous faiſons accepter aux autres, & dont nous n'uſons pas. Il s'agit ici de choiſir une méthode,

LE MANDARIN.

Mais il ſemble qu'il faut prendre la meilleure & la plus connue.

LE BARON.

Cela eſt bientôt dit ; mais croyez-vous le choix ſi aiſé ? De toutes les méthodes que je connais, il n'y en a pas une qui ne ſoit appuyée & combattue par de grands noms, par de forts exemples & par de beaux raiſonnemens.

LE MANDARIN.

Les noms & les raiſonnemens ne ſont rien. Il ne faut s'arrêter qu'aux exemples.

LE BARON.

Oui, à la Chine. Mais il y a des Pays où l'on penſe tout autrement. Pour peu qu'une choſe puiſſe paraître utile, on commence d'abord par demander de qui elle vient. On argumente enſuite pour prouver qu'elle eſt mauvaiſe ; & ſi enfin on avoue qu'elle eſt bonne, c'eſt toujours le plus tard qu'on peut. Préſentement, de quelle façon voulez-vous être traité ? Eſt-ce par les frictions ?

LE MANDARIN.

Qu'entendez-vous par-là ?

LE BARON.

Je prendrai un peu de cet onguent qu'on appelle du *Neapolitanum.* Il eſt compoſé de graiſſe & de mercure. Je vous en frotterai tous les jours une certaine portion du corps. Au bout de quarante jours, vous vous trouverez couvert d'une croute huileuſe, depuis le talon juſqu'à la clavicule, & depuis les omoplates juſqu'au bout des ongles. Vous ſerez gras, puant, inſupportable à vous-même.

LE MANDARIN.

Mais guérirai-je enfin ?

LE BARON.

Il y a lieu de s'en flatter.

LE MANDARIN.

N'y aura-t-il pas d'inconvéniens à craindre ?

LE BARON.

Pardonnez-moi. Votre tête s'enflera prodigieusement. Vos dents s'ébranleront & tomberont peut-être. Vous aurez les gencives & la gorge ulcérées. Vous rendrez une quantité de salive effrayante. Vous pourrez en perdre, ou un œil, ou un bras, ou une jambe, ou la luette, (*a*) comme le défunt Roi de glorieuse mémoire F.... P....., & beaucoup d'autres qui, avec moins de réputation, n'ont pas eu plus de bonheur.

LE MANDARIN.

Mon pere, je ne veux point de frictions.

LE BARON.

On pourrait les modérer, en vous les administrant par extinction. Il faudrait toujours vous frotter, mais avec plus de ménagement. Je vous ferais prendre du lait quelquefois,

(*a*) Lettres de Gui Patin, let. 133.

pour

pour ſuſpendre l'effet du mercure, s'il eſt trop fort. Vous cracherez moins, vous enflerez moins, vous puerez moins. Cela eſt plus commode.

LE MANDARIN.

Y aura-t-il quelque péril ?

LE BARON.

Le plus grand ſera de ne pas guérir.

LE MANDARIN.

Oh ! oh !

LE BARON.

Sans contredit. Le reméde étant plus doux, ſera auſſi moins actif. Les molécules bienfeſantes ne pourront pas aller chercher auſſi avant les parties impregnées du venin. Pour peu que celui-ci ſoit abondant, il en reſtera aſſez pour vous rendre bientôt beaucoup plus mal que vous n'êtes. Dans cinq ou ſix ans *après quelqu'intervalle lucide*, vous vous trouverez de nouveau *conſtitué malade*, comme dit quelque part un très-habile

Profeſſeur d'Eloquence en l'Univerſité de Paris.

LE MANDARIN.

Cela eſt déſolant. Ah, mon ami, qui l'aurait dit, en voyant un ſi petit pied !

LE BARON.

N'en dites pas de mal : ce n'eſt pas lui qui vous a bleſſé. Au reſte, ne vous déſeſpérez pas : vous pourriez eſſayer de la fumigation.

LE MANDARIN.

Comment s'y prend-t-on ?

LE BARON.

On vous mettrait debout & tout nud dans une boëte de ſapin bien cloſe, dont vous ne ſortiriez que la tête. Par en-bas, on vous paſſerait ſous les feſſes un rechaud allumé avec du mercure ſur les charbons. Ce fluide volatiliſé par le feu, retenu autour de vous par la machine, & par un grand manteau dont elle ſerait couverte, pé-

nétrerait peu à peu dans les pores, Vous ſueriez beaucoup, & peut-être à la fin vous vous trouveriez guéri. Il y a des gens qui ont eu lieu de ſe louer de cette méthode.

LE MANDARIN.

Elle n'eſt pas de mon goût. En vérité, voilà qui eſt étrange. Vous êtes ſi habile, & tous vos ſecrets ſe réduiſent à faire enfler la tête, ou à ne procurer qu'une guériſon incertaine, ou à mettre un réchaud ſous le cul.

LE BARON.

Attendez, je ne ſuis pas au bout. On pourrait vous traiter avec les panacées, avec pluſieurs ſortes d'œthiops minéral. On pourrait vous donner une ſolution de mercure par défaillance, ou des teintures d'or & d'argent. Je n'ai pas de tout cela : mais notre Frere Apoticaire vous en fera, ſi vous voulez.

LE MANDARIN.

Eh morbleu, laiſſez-là ce qu'on pourrait faire, & dites-moi ce qu'il faut que je faſſe.

LE BARON.

Voulez-vous m'en croire ? Vous voyez cette petite boëte rouge : à votre place, je m'en tiendrais-là.

LE MANDARIN.

Elle contient un grand nombre de boules griſes. Comment les appellez-vous ?

LE BARON.

On les nomme en Europe, *Dragées de Keiſer*. M. Keiſer eſt un Praticien Allemand & mon compatriote, qui a imaginé une compoſition toute nouvelle contre la maladie dont vous vous plaignez. Si vous m'en croyez, vous ferez uſage de ſa recette. Je vous gouvernerai, vous guérirez certainement.

LE MANDARIN.

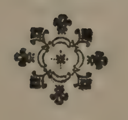
En êtes-vous bien sûr ?

LE BARON.

Si sûr que ce n'eſt qu'après votre guériſon que je veux les cent livres de thé.

LE MANDARIN.

Je compte ſur votre parole. Je m'en tiendrai aux boëtes rouges. Allons, je vais commencer ſur le champ à me traiter. Vous devez tout attendre de ma reconnaiſſance.



CHAPITRE XIII.

Prodigieux progrès de la Cacomonade. Moyens à prendre pour s'en défaire.

On vient de voir ci-dessus que les Compagnons du Révérend Pere Baron de Thunderthentronck avaient porté le secret & la réputation de M. K.... jusqu'à la Chine, avec la poudre fulminante, les *Agnus Dei* & les larmes Bataviques. On lui a entendu faire l'éloge en peu de mots de ces fameuses dragées, & en recommander l'usage à son Prosélite. Cela semble un peu contredire ce que nous avons dit au Chapitre X. On y trouve que toutes les ressources imaginées jusqu'ici, sont peu efficaces & insuffisantes.

Mais nous avons parlé de leur insuffisance, quant à l'espéce des hommes en général, quant à la totalité des accidens qu'ils ont à craindre en

commun, & non pas relativement à chaque individu. Il eſt certain qu'on réuſſit à rétablir les Particuliers. On les lave de la ſouillure qu'ils ont contractée avec imprudence. On leur ôte ce qu'ils ont acquis; on leur rend ce qu'ils ont perdu, à l'innocence près, qui, comme l'occaſion, n'a des cheveux que pardevant, & qu'on ne rattrape plus, dès qu'on l'a une fois laiſſée échapper.

Mais le genre humain n'en reſte pas moins attaqué. La Cacomonade, ſemblable à l'hydre de la Fable, n'a pas plutôt perdu une tête, qu'elle en recouvre dix. Tandis que cent malades travaillent à s'en défaire, mille la recherchent avec empreſſement; de ſorte que, malgré les flots d'argent liquide dont on inonde l'Europe, la néceſſité de l'employer devient chaque jour plus preſſante & plus ſenſible. On ne réuſſira jamais à s'en délivrer, qu'en écraſant d'un ſeul coup le monſtre qui nous dévore les entrailles. C'eſt, comme on vient de le dire, une hydre qui ſe multiplie par

ſes pertes mêmes. Pour l'exterminer, il faut couper à-la-fois toutes ſes têtes. Pour l'empêcher de renaître, il eſt néceſſaire d'y appliquer le fer & le feu ſur le champ.

Les Gouvernemens deviendront, dès qu'ils auront le courage de le vouloir, des Hercules capables de cette opération héroïque & ſalutaire. Il ne s'agira pour cela, de leur part, que de renouveller, & ſur-tout de veiller à faire exécuter des précautions priſes depuis long-temps à ce ſujet, & autoriſées par le conſentement des anciens Peuples dans des occaſions bien moins intéreſſantes.

Les lépreux, chez les Juifs, étaient bannis de l'enceinte des Villes. Il y avait peine de mort contre ceux qui ſe haſardaient à y rentrer. On leur ôtait le maniement des affaires. On les ſequeſtrait de la ſociété humaine; & quoiqu'un des priviléges de leur état fût de ſerrer avec plus de force les nœuds du lien conjugal, comme on l'a vû, on exigeait qu'ils allaſſent porter au loin leurs talens & leurs démangeaiſons.

Cette politique ſage a été depuis imitée dans tous les Pays curieux de leur conſervation. En France même on en a fait uſage d'abord contre la lépre, quand elle eut jugé à propos de ſe tranſplanter des bords de la Mer morte ſur ceux de la Méditerranée, & qu'elle eut paſſé du Jourdain dans la Seine. On s'en ſouvint enſuite à la premiere deſcente de ſa rivale de l'Amérique. Les Magiſtrats infatigables, qui veillent au repos & à la ſécurité des Habitans de Paris, rendirent contre cette production de Saint-Domingue les Arrêts les plus ſéveres. Ils firent des Ordonnances pour en défendre le tranſport dans l'intérieur de la Ville, & en faciliter la prompte exportation. Dès avant l'an 1498, on trouve des Réglemens de Police qui tendent à cet objet.

Ils commandent à toutes perſonnes ſuſpectes d'alliance avec la Princeſſe de l'Amérique, à quiconque s'eſt laiſſé ſurprendre à ſes artifices, *de quitter Paris dans les vingt-quatre*

heures, ſous peine de la hart. On annonce qu'il ſe trouvera à la porte par laquelle il leur eſt enjoint de ſortir, *des diſtributeurs chargés de leur donner à chacun quatre ſols pariſis, pour les indemniſer des frais du voyage.* Les riches même, & les Naturels du Pays, ſont exclus des rues, ſous peine, s'ils y ſont rencontrés, *d'être jettés dans la Riviere (a).* On les renferme dans leurs maiſons, s'ils en ont, ou dans des édifices publics conſacrés à cet uſage, s'ils n'en ont pas qui leur appartiennent. On ſe charge de les y fournir de vivres, & de tous les ſecours qu'exige leur état, juſqu'à ce qu'ils ayent abjuré le joug de l'Ennemie, & qu'ils ſe ſoient mis en état de figurer dans la ſociété, ſans rougir, ou ſans la troubler.

Tels ſont les Réglemens qu'il faut ſe hâter de remettre en vigueur avec quelque modification pourtant. Il eſt très-bon de punir de la hart tous

(a) Voyez les Regiſtres du Parlement & du Châtelet.

ceux ou celles qui, après un certain temps marqué pour les purifications, oſeront reparaître avec des ſouillures. Mais ce ne ſerait pas aſſez de leur donner quatre ſols pariſis pour leur voyage. Tout ce qu'on y gagnerait, ce ſerait de les envoyer planter la Cacomonade chacun dans leur Pays. Elle s'y multiplierait, pour peu que le terrein fût favorable à ſa propagation. On en verrait bientôt les fruits refluer vers la Capitale avec impétuoſité.

Il ne ſuffit donc pas de chaſſer les Sujets de l'Etrangere. Il eſt bien plus sûr & bien plus raiſonnable de les arracher à cette ſujétion importune. Il faut leur ouvrir des aſyles où ils puiſſent s'affranchir ſans inquiétude, & que la facilité d'y briſer leurs fers leur en faſſe naître l'envie. Il faut établir dans chaque Ville ou Bourg, un lieu conſidérable, une maiſon où tout repentant, quel qu'il ſoit, puiſſe être reçu & admis à faire pénitence. Il faut qu'on ſoit maître de payer ou de ne pas payer, d'y reſter connu ou in-

connu. Il faut qu'on y admette les gens de tout âge, de toute condition, même avec des maſques, s'il s'en préſente. Comme ce ne ſont pas eſſentiellement les viſages qui ont beſoin de ſecours, il eſt clair que les aſſiſtans n'ont pas beſoin de les connaître, pour ſoulager ceux qui les implorent.



CHAPITRE XIV.

Réponse à quelques objections qu'on pourrait faire contre les moyens de supprimer la Cacomonade.

On se récriera sans doute sur ces établissemens. On dira que dans un temps où l'Etat n'a pas d'or pour ses besoins, il ne sçaurait ainsi prodiguer le vif-argent pour ceux de ses membres. Ceux qui parleraient ainsi, seraient des Politiques bien cruels, ou des raisonneurs bien peu instruits de la véritable économie.

Si la peste était à Marseille, l'indigence de l'Etat empêcherait-elle qu'on n'y fît marcher des troupes ? Ne trouverait-on pas de l'argent à y envoyer, ou pour secourir la Ville, ou pour en interrompre la communication ? Or la Cacomonade est vraiment bien pire que la peste.

Celle-ci n'attaque que la génération

préſente. L'autre anéantit, ou du moins abâtardit preſque ſûrement les générations futures. L'une a l'abord effrayant. La ſageſſe peut s'en défendre; il y a des précautions certaines pour l'écarter. L'autre ne marche qu'avec le plaiſir; elle commence par aveugler la ſageſſe, & finit par la renverſer. Elle a donc bien plus de facilité pour ſe répandre. Elle a des ſuites plus funeſtes. Elle exige donc encore plus de ſoins du Gouvernement.

Ces ſoins ne feraient pas auſſi diſpendieux qu'on ſe l'imagine. D'abord on a les anciennes Léproſeries dont on pourrait affecter les revenus & les bâtimens à cette œuvre utile. Ce ſerait ſuivre l'intention des Fondateurs. La Cacomonade a ſuccédé à la lépre. Elle doit recueillir les fruits de cette riche ſucceſſion. On ne ſçaurait lui conteſter ſes titres.

Enſuite, qui doute qu'au premier bruit de ce projet, la charité publique ne s'éveillât? Combien de Princes de l'Egliſe, de Paſteurs vigilans, s'empreſſeraient, par un zéle déſintéreſſé,

à préparer un aſyle contre des maux dont ils ſouffrent, dès que leurs ouailles en ſont attaquées ! Combien de dévotes imiteraient leur exemple ! Avec quelle éloquence les Directeurs ne prêcheraient-ils pas la néceſſité de multiplier des établiſſemens deſtinés à cacher des faibleſſes, ou à mettre la force en état de ſe reproduire ſans danger ? Il eſt certain que ces retraites ſeraient bientôt les maiſons du Royaume les plus riches, comme les plus fréquentées. Elles deviendraient en très-peu de temps l'entrepôt le plus commode pour ſecouer le joug de la Cacomonade, comme L..... a été juſqu'ici le plus ſûr pour s'en charger.

La facilité de la premiere opération rendrait criminel le refus de s'y prêter. La Juſtice ne ferait rien que d'équitable, en prononçant la peine de mort contre ceux qui en ſeraient convaincus. Il y a cependant des cœurs tendres, chez qui la douceur dégénere en faibleſſe. Ils s'allarmeront de cet Ar-

rêt févere. Ils ne verront pas de proportion entre le châtiment & la faute.

Il eft fi doux, fi naturel, diront-ils, de braver les rifques dont elle eft la fuite. Serait-il jufte de punir par un fupplice honteux une erreur d'un moment ? Pourrait-on fe réfoudre à donner la mort à un Etre raifonnable, parce qu'il aura joui mal-à-propos de la vie ? Voici ce qu'on pourrait leur répondre.

Je conviens, Meffieurs, que mon avis peut paraître dur. Mais examinez donc ce qui fe paffe fous vos yeux. Qui font ces miférables que vous voyez enchaînés en calotte rouge fur des Galeres ? Qui font ceux dont l'exécution fait courir tant de peuple dans les Places publiques. Il y a parmi eux des gens qui ont fait la fraude, la contrebande. La Loi s'arme d'une rigueur inflexible, & les condamne fans pitié.

Mais, je vous prie, y a-t-il une plus terrible contrebande que la Cacomonade ? Peut-on mettre l'intro-

duction de ſes préſens en parallèle avec celle du tabac de Hollande ou d'Eſpagne ? La cochenille, toute rouge qu'elle eſt, peut-elle ſoutenir la comparaiſon avec de certains boutons pourprés, qu'il n'eſt pas honnête de nommer ?

Si vous faites ramer, ſi vous pendez, ſi vous rouez ſans répugnance de pauvres gens, pour vous avoir apporté à bon marché, je ne ſçais quelle poudre brune, jaune ou couleur de feu, que devez-vous donc à ceux qui oſent empoiſonner la ſource des plaiſirs ? Que ne ferez-vous pas à des audacieux qui ſe hazardent à porter le deuil dans le ſanctuaire de la volupté, & les larmes dans le ſéjour de la joie ?

L'humanité éclairée ordonne ſans doute leur punition en faveur de l'humanité ſouffrante. Il faut donc, ſans héſiter, marquer un temps fixe, après lequel perſonne ne ſera plus reçu à ſe montrer affligé d'un accident dont il aura pu ſe délivrer.

Il faut traiter la Cacamonade comme marchandiſe étrangere, & en confiſquer les porteurs ſans miſéricorde.



CHAPITRE XV.

Précautions à prendre pour empêcher la rentrée de la Cacomonade, & Conclusion de cet Ouvrage.

Ce ne serait pas encore assez que de prohiber les effets suspects. Il faudrait aussi des précautions pour en empêcher l'entrée. Il faudrait des Bureaux, des Commis, des Gardes pour veiller sur les paquets propres à receler cette triste espéce de contrebande; & c'est à quoi j'ai pourvu.

L'Empereur Heliogabale ou Elagabale, fameux par son grand nez, avait, dit-on, établi un Sénat de femmes. Cette auguste Compagnie devait juger toutes les affaires du sexe. C'est devant elle qu'on rapportait les petites querelles, les tracasseries de ménage, les brouilleries entre les Amans. Elle décidait aussi en dernier ressort des modes, des coëffures, des

ajustemens de toute espéce. C'est cette politique que je voudrais qu'on pût imiter dans Paris, dans toute la France, & même dans toute l'Europe.

On y a placé par-tout des corps-de-garde chargés de veiller pour l'intérêt des Fermiers. On y voit des chaînes de surveillans qui se donnent la main de toutes parts pour éloigner les fraudeurs, & déconcerter leurs ruses. Il y a une liaison intime entre ces détachemens qui hérissent les frontieres & les compagnies opulentes, qui recueillent dans le centre le fruit de leurs soins. Ne pourrait-on pas imiter aussi cette Police dans l'établissement dont il s'agit ?

On formerait dans les Capitales des Bureaux d'un nombre de filles instruites, qui auraient gagné leur vétérance à l'..... Ce ne seraient ni les trois Graces, ni les neuf Muses. Ainsi on pourrait les composer de quarante, comme l'Académie françoise, ou de soixante, comme la Ferme générale. On n'y admettrait que les meilleures connaisseuses, les plus stilées aux exercices du magasin, les

plus familiarisées avec les caracteres de la fraude, & les plus propres par conséquent à la découvrir, malgré l'adresse des Contrebandiers.

A l'instar de ce Bureau général, on en formerait d'autres particuliers dans les Villes de Province & sur tous les passages; ce qui entretiendrait entre la tête & les membres une correspondance aussi utile qu'instructive. Ces redoutables Assemblées tiendraient leurs séances tous les jours soir & matin. Tout Etranger, arrivant sur la frontiere, serait tenu d'y venir faire sa déclaration.

C'est-là qu'il serait visité sans ménagement. Suivant son état, on lui expédierait un *passe-debout*, ou bien on marquerait d'un cachet la marchandise prohibée, afin qu'on ne pût en faire usage, jusqu'à ce qu'elle eût été parfumée dans la maison salutaire où on l'enverrait.

Le beau sexe ne serait pas exempt de cette cérémonie. Elle paraîtrait gênante d'abord; mais on s'y accoutumerait bientôt. On s'est bien habi-

tué à voir à chaque porte des mains groſſieres, & quelquefois infidéles, ſe promener dans les malles, en déranger l'ordre, & gâter ſouvent ſans retour ce qui y eſt renfermé. Il faudrait peu de temps pour s'habituer à ſentir des mains douces, & façonnées par un long uſage à rendre leurs attouchemens agréables.

Il faut remarquer qu'en compoſant ainſi les Bureaux de femmes éclairées, & connues pour l'être, on remédierait aux inconvéniens qui naîtraient de toute autre adminiſtration. Il n'y a point de femme qui eût à rougir d'être ſoumiſe à l'inſpection des perſonnes de ſon ſexe. On ne rencontrerait point d'homme qui refuſât de ſe produire ſous les yeux d'un Tribunal fameux par ſon expérience. Il n'y aurait donc aucune difficulté. La pudeur & la ſanté des deux ſexes ſe trouveraient par-là à couvert des atteintes qui pourraient, ou effaroucher l'une, ou altérer l'autre.

Voilà mon projet tel que je l'ai

conçû. Je le ſoumets aux lumieres des Politiques devenus nombreux dans ce ſiécle de Philoſophie. Je puis aſſurer que j'ai eu en vûe uniquement l'utilité publique, & le bien du Monde entier, qui eſt devenu ma Patrie. Je fais des vœux pour qu'il parvienne entre les mains des gens en place. Je ſouhaite que leur intérêt particulier les porte à concourir, en l'adoptant à l'avantage général.

Pour vous, Mademoiſelle, s'il eſt jamais adopté, on n'oubliera point que c'eſt ſous votre nom qu'il a paru pour la premiere fois. Tout Paris vous nommera par acclamation à une place dont vos travaux vous ont déja rendue digne. Je vous verrai, avec une joie indicible, briller à la tête du Sénat auguſte dont je viens de donner le plan. Vous deviendrez l'Inſpectrice des armemens de Cythere, & la Pilote des amours. Vous apprendrez à la jeuneſſe à voguer ſans péril ſur l'Océan

orageux des plaisirs, en dirigeant son gouvernail avec l'art que donne l'expérience. Vous lui montrerez à éviter des écueils que vos pareilles ont, comme dit un grand homme, *souvent marqués* par leurs naufrages.

FIN.







